

Veux-tu te taire, s'il te plaît?

Critique de la traduction de Carver

par

Annie OUELLET

Mémoire de maîtrise soumis à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec

Novembre 1999

©Annie Ouellet, 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-64177-5

Canada

Résumé

À travers les différentes théories de la traduction se distinguent les travaux du critique Antoine Berman qui, avec *Pour une critique des traductions : John Donne*, paru en 1994, propose dans la partie intitulée «Le projet d'une critique "productive"» une méthode de critique de traduction qu'il qualifie non pas de «modèle», mais de *trajet analytique possible*. En observant les étapes élaborées par Berman, nous tenterons d'appliquer la méthode à une traduction de nouvelles de l'écrivain américain Raymond Carver, choisies dans le recueil *Will You Please Be Quiet Please?*, paru pour la première fois chez McGraw-Hill en 1976. La seule traduction française de ce recueil à avoir vu le jour est celle de François Lasquin, parue en 1987. C'est donc sur cette traduction que portera notre analyse.

D'autre part, la partie création de ce mémoire de maîtrise consiste en la proposition d'une nouvelle version de la traduction de nouvelles sélectionnées à partir du recueil de Carver, soit : *Fat, They're Not Your Husband, Are You A Doctor?. Nobody Said Anything, Night School, The Student's Wife et Bicycles, Muscles, Cigaretts*.

Il s'agira, après avoir appliqué les étapes du *trajet analytique possible*, de confronter la version exposée dans la première partie avec celle de François Lasquin, à l'aide des outils énoncés par Berman. Cette confrontation se fera par le biais de l'étude des *tendances déformantes* que l'on retrouve dans l'essai de Berman, «La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain», paru en 1985 dans *les tours de babel*. Enfin, nous relèverons les changements récurrents effectués dans la version que nous présentons. Cette analyse nous portera à réfléchir sur nos propres conceptions de la traduction, donc sur les éléments qui ont motivé et qui ont justifié nos choix en matière de traduction.

Abstract

Among the different theories of translation, the work of critic Antoine Berman is most remarkable. In *Pour une critique des traductions : John Donne*, published in 1994, Berman suggests, in the segment entitled "Le projet d'une critique 'productive'", a critical method of translation that is not a "model", but a *possible analytical process*. By following the steps devised by Berman, we will endeavor to apply this method to a translation of several short stories by the American writer Raymond Carver, chosen from the collection *Will You Please Be Quiet Please?*, first published by McGraw-Hill in 1976. The work has only been translated into French once, by François Lasquin in 1987. Our analysis will be based on this version.

The creative component of our Master's Thesis will consist in a new translated versions of the selected short stories from Carver's collection, namely: *Fat, They're Not Your Husband, Are You A Doctor?, Nobody Said Anything, Night School, The Student's Wife and Bicycles, Muscles, Cigaretts*.

Subsequent to the applications of the *possible analytical process*, we will compare the version presented in the first part of this Thesis with François Lasquin's, using the tools proposed by Berman. This comparison will be based on the *deformation tendencies* theory found in Berman's essay: "La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain", published in 1985 in *les tours de babel*. Finally, we will re-emphasize the recurrent changes suggested in the version we are presenting. This analysis leads us to a discussion of our own conceptions of translation, and the elements that motivate and justify our choices concerning translation and translating.

Remerciements

J'aimerais remercier Annick Chapdelaine d'avoir accepté de diriger ce mémoire de maîtrise, de m'avoir offert son temps, ses bons conseils et ses encouragements. Ses lectures attentives et les commentaires qu'elle m'a donnés ont su bien m'orienter. J'aimerais aussi remercier Diane Desrosiers-Bonin qui, avant même mon entrée à l'Université McGill, m'a toujours bien conseillée et m'a offert toute sa disponibilité. Enfin, la concrétisation de ce mémoire n'aurait jamais été possible sans le support et les encouragements constants de ma famille.

*À mes parents, sans le support de qui ce
mémoire n'aurait jamais vu le jour*

Table des matières

I. Partie création : Veux-tu te taire, s'il te plaît?

<i>Gros</i>	2
<i>C'est moi ton mari</i>	9
<i>Êtes-vous médecin?</i>	19
<i>Personne ne dit rien</i>	31
<i>Cours du soir</i>	52
<i>La femme de l'étudiant</i>	60
<i>Muscles, bicyclettes, cigarettes</i>	71

II. Partie critique

Introduction	85
A. Exposé des thèses d'Antoine Berman	
1. Le concept de critique de traductions.....	86
2. Le <i>trajet analytique possible</i>	86
B. Application du <i>trajet analytique possible</i> proposé par Berman	
1. Esquisse d'une méthode	87
2. L'analyse de la traduction	
a. Les formes de l'analyse	92
b. La confrontation	92
c. Le style de la confrontation.....	96
d. Le fondement de l'évaluation	97
C. Confrontation des deux traductions	
1. L'analytique de la traduction et le système de la déformation : les tendances déformantes	98
2. Les changements récurrents	103
Conclusion	106
Liste des abréviations.....	107
Bibliographie.....	108

Veux-tu te taire, s'il te plaît?
(traduction)

Gros

Je suis chez mon amie Rita. Devant café et cigarettes, je lui en parle.

Voici ce que je lui raconte.

C'est un mercredi tranquille. Il est assez tard quand Herb assoit le gros monsieur dans ma section.

Ce gros monsieur est la personne la plus énorme que j'aie jamais vue. Mais il paraît propre et bien mis, tout de même. Tout chez lui est gros. Mais ce sont ses doigts qui retiennent mon attention. Quand je m'arrête à la table près de la sienne pour servir le vieux couple, je remarque tout de suite les doigts. Ils paraissent trois fois la grosseur de ceux d'une personne normale. Des doigts longs, épais, dodus.

Je m'occupe de mes autres tables, un groupe de quatre hommes d'affaires, très exigeants, un autre groupe de quatre, trois hommes et une femme, puis un couple âgé. Leander a versé de l'eau dans le verre du gros monsieur et je laisse au gros monsieur tout le temps pour décider avant d'aller le voir.

Bonsoir, dis-je. Puis-je vous servir? dis-je.

Rita, il était gros, je veux dire vraiment gros.

Bonsoir, répond-il. Salut. Oui, ça y est, dit-il. Je crois que nous sommes prêts à commander maintenant, dit-il.

Il a cette façon de s'exprimer, tu vois - étrange. Et il halète bruyamment de temps à autre.

Je crois que nous allons commencer par une salade César, dit-il. Ensuite, la soupe avec pain et beurre en supplément, s'il vous plaît. Les côtelettes d'agneau, je crois, dit-il.

Et une pomme de terre au four avec de la crème sûre. Nous verrons plus tard pour le dessert. Merci beaucoup, dit-il en me rendant le menu.

Mon Dieu, Rita, si tu avais vu ces doigts...

Je me précipite vers la cuisine et donne la commande à Rudy, qui me fait un air. Tu connais Rudy. Rudy est comme ça quand il travaille.

Comme je sors de la cuisine, Margo - Je t'ai parlé de Margo? Celle qui drague Rudy? Margo me dit :

C'est qui ton gros ami? C'est vraiment un gros plein de soupe.

C'est à cause de ça. Je pense que c'est vraiment à cause de ça.

Je prépare la salade César à sa table, lui observant mes moindres gestes, tandis qu'il beurrerait des morceaux de pain qu'il posait à part. Ceci dit, toujours en soufflant bruyamment. Enfin, c'est l'énervement, ou je ne sais quoi, mais je renverse son verre d'eau.

Je suis désolée, dis-je. C'est ce qui arrive quand on se presse. Je suis vraiment désolée, dis-je. Ça va? dis-je. Je vais chercher le garçon de table pour qu'il nettoie ça tout de suite, dis-je.

C'est rien, dit-il. Ça va aller, dit-il en soufflant. Ne vous en faites pas, ça ne nous embête pas, dit-il. Il sourit et fait un signe de la main comme je vais chercher Leander, et quand je reviens pour servir la salade, je constate que le gros monsieur a tout mangé son pain beurré.

Un peu plus tard, lorsque je lui rapporte du pain, il a terminé sa salade. Tu as une idée de la grosseur de ces salades César?

Vous êtes très gentille, dit-il. Ce pain est succulent, dit-il.

Merci, dis-je.

C'est qu'il est très bon, dit-il, et nous le pensons vraiment. C'est rare que nous savourons du pain comme celui-ci, dit-il.

D'où venez-vous? Je lui demande. Je ne crois pas vous avoir déjà vu, dis-je.

«Ce n'est pas le genre de personne qu'on oublie», glisse Rita en ricanant.

Denver, dit-il.

Je ne rajoute rien, quoique je sois assez intriguée.

Votre soupe arrive dans quelques minutes, monsieur, dis-je, puis je me retire pour terminer avec mes quatre hommes d'affaires, très exigeants.

En servant la soupe, je m'aperçois que le pain a encore disparu. Il est en train de mettre le dernier morceau dans sa bouche.

Croyez-moi, dit-il. Nous ne mangeons pas toujours autant, dit-il. Puis il halète. Excusez-nous, dit-il.

Je n'en pense rien, allez, dis-je. J'aime voir un homme satisfait par un bon repas.

Je ne sais trop, dit-il. J'imagine que c'est ainsi que l'on doit voir la situation. Et il halète.

Il place sa serviette de table. Puis il prend la cuillère.

Mon Dieu qu'il est gros! dit Leander.

Ce n'est pas sa faute, dis-je, alors tais-toi.

Je dépose un autre panier de pain et encore du beurre.

Comment était la soupe? dis-je.

Merci. Bonne, dit-il. Très bonne, dit-il. Il essuie ses lèvres puis éponge son menton. «Trouvez-vous qu'il fait chaud ici, ou est-ce seulement moi», dit-il.

Non, il fait chaud ici, dis-je.

Peut-être allons-nous enlever notre manteau, dit-il.

Allez-y, dis-je. Il faut se mettre à l'aise, dis-je.

C'est vrai, dit-il. C'est très, très vrai, dit-il.

Mais je constate un peu plus tard qu'il porte toujours son manteau.

Mes groupes sont partis maintenant, le couple âgé aussi. L'endroit se vide. Au moment où je sers au gros monsieur ses côtelettes et sa pomme de terre au four, avec une autre portion de pain et de beurre, il est le seul qui reste.

Je verse beaucoup de crème sûre sur sa pomme de terre. Je saupoudre la crème sûre de morceaux de bacon et de ciboulette. Je lui rapporte du pain et du beurre.

Tout va bien? dis-je.

Bien, dit-il. Puis il halète. Excellent, merci, dit-il, en haletant à nouveau.

Bon appétit, dis-je. Je soulève le couvercle du pot à sucre et regarde à l'intérieur. Il hoche la tête puis m'observe jusqu'à ce que je m'éloigne.

Je sais maintenant qu'il y avait quelque chose. Mais je ne sais pas quoi.

Comment va ce cher Patapouf? Il va t'user les jambes, dit Harriet. Tu connais Harriet.

Pour dessert, dis-je au gros monsieur, nous avons le Spécial Lanterne Verte, qui consiste en un pouding avec de la sauce, ou alors nous avons le gâteau au fromage, la crème glacée à la vanille ou encore le sorbet à l'ananas.

J'espère que nous ne vous retardons pas, dit-il sur un ton intéressé, tout en soufflant.

Pas du tout, dis-je. Bien sûr que non, dis-je. Prenez votre temps, dis-je. Je vais vous apporter d'autre café pendant que vous faites votre choix.

Pour être honnête avec vous, dit-il, et il remue sur la banquette, nous aimerions avoir le Spécial, mais nous aimerions aussi avoir un bol de crème glacée à la vanille. Avec une touche de sirop au chocolat, s'il vous plaît. Nous vous avons avertie que nous avions faim, dit-il.

Je suis allée à la cuisine pour m'occuper de son dessert moi-même et Rudy me dit :

Harriet dit que tu as tout un phénomène. Vrai?

Rudy a ôté son chapeau et son tablier maintenant, si tu vois ce que je veux dire.

Rudy, il est gros, dis-je, mais ce n'est pas là toute l'histoire.

Rudy ne fait que rire.

On dirait qu'elle en pince pour les gros, dit-il.

Tu devrais faire attention, Rudy, dit Joanne, qui entre à la cuisine juste à ce moment.

Je vais être jaloux, dit Rudy à Joanne.

Je dépose le Spécial devant le gros monsieur, de même qu'un gros bol de crème glacée à la vanille avec, à part, du sirop au chocolat.

Merci, dit-il.

C'est un plaisir, dis-je — et une étrange sensation me saisit.

Croyez-le ou non, dit-il, nous n'avons pas toujours mangé autant.

Moi, je mange, je mange et je mange et je ne prends pas une livre, dis-je.

J'aimerais prendre du poids, dis-je.

Non, dit-il. Si nous avons le choix, non. Mais il n'y a pas de choix.

Puis il agrippe sa cuillère et mange.

Quoi d'autre? dit Rita, allumant une de mes cigarettes et approchant sa chaise de la table. Cette histoire devient intéressante, dit Rita.

C'est tout. Rien d'autre. Il mange son dessert, après il s'en va et après nous rentrons à la maison, Rudy et moi.

Gros plein de soupe, dit Rudy, s'étirant comme il le fait lorsqu'il est fatigué. Puis il ne fait que rire et retourne regarder la télé.

Je fais bouillir de l'eau pour le thé et je prends une douche. Je porte mes mains à ma taille et me demande ce qui arriverait si j'avais des enfants et si l'un d'eux devenait aussi gros.

Je verse de l'eau dans la théière, dispose les tasses, le bol à sucre, le carton de mi-crème mi-lait et apporte le plateau jusqu'à Rudy. Comme s'il y avait réfléchi, Rudy dit :

J'ai déjà connu un gros, deux gros, des gars très gros, quand j'étais jeune. Mon Dieu qu'ils étaient gras. Je me rappelle pas leurs noms. Le Gros, c'était le seul nom que portait ce jeune. On l'appelait le Gros, le jeune qui habitait à côté de chez nous. C'était un voisin. L'autre jeune est arrivé plus tard. Son nom à lui c'était Gélatine. Tout le monde l'appelait Gélatine, sauf les professeurs. Gélatine et le Gros. Dommage que je n'aie pas leur photo, dit Rudy.

Je ne sais trop quoi dire, alors on boit notre thé et très vite je me lève pour aller au lit. Rudy se lève aussi, éteint la télé, ferme la porte d'en avant à clé, et commence à se dévêtir.

Je me couche juste au bord du lit, sur le ventre. Mais tout de suite, dès qu'il ferme la lumière et se met au lit, Rudy commence. Je me tourne sur le dos et me détends, même si je n'en ai pas envie. Mais voilà. Lorsqu'il monte sur moi, je me sens grosse tout à coup. Je me sens terriblement grosse, si grosse que Rudy est minuscule, à peine visible.

C'est drôle comme histoire, dit Rita, mais je sais qu'elle ne sait trop qu'en faire.

Je suis déprimée. Mais je ne lui en parlerai plus. Je lui en ai déjà trop dit.

Elle attend, ses doigts délicats farfouillant dans ses cheveux.

Attend quoi? J'aimerais le savoir.

Nous sommes en août.

Ma vie va changer. Je le sens.

C'est moi ton mari

Earl Ober, représentant de métier, était temporairement sans emploi. Mais sa femme, Doreen, travaillait de nuit comme serveuse dans une brûlerie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, située aux limites de la ville. Un soir, alors qu'il buvait, Earl décida d'arrêter au café prendre une bouchée. Il voulait voir l'endroit où travaillait Doreen. Aussi, il voulait voir s'il y avait moyen de manger quelque chose aux frais de la maison.

Il s'installa au comptoir puis étudia le menu.

— Que fais-tu ici? lança Doreen lorsqu'elle le vit s'asseoir.

Elle passa une commande au cuisinier.

— Qu'est-ce que ce sera, Earl? Dit-elle. Les enfants vont bien?

Ils vont bien, dit Earl. Je vais prendre un café et un de ces sandwiches Numéro Deux.

Doreen le nota.

— Peut-être y aurait-il moyen de... tu sais? lui dit-il avec un clin d'œil.

— Non, répondit-elle. Je ne peux pas parler maintenant. Trop occupée.

Earl but son café, puis attendit le sandwich. Deux hommes en complet, la cravate dénouée et le col ouvert, s'assirent à côté de lui et demandèrent du café. Comme Doreen s'éloignait avec la cafetière, un des hommes dit à l'autre :

— Regarde moi le cul après ça. Je peux pas le croire!

L'autre se mit à rire.

— J'ai déjà vu mieux, dit-il.

C'est ce que je voulais dire, dit le premier. Mais il y en a des bizarres qui aiment leurs chattes grassouillettes.

— Pas moi, dit l'autre.

— Moi non plus, répondit le premier. C'est ce que je disais.

Doreen posa le sandwich devant Earl. En accompagnement, il y avait des frites, de la salade de choux, un cornichon.

— Autre chose? demanda-t-elle. Un verre de lait?

Il ne dit rien. Voyant qu'elle restait plantée là, il secoua la tête, faisant signe que non.

— Je vais t'apporter d'autre café, dit-elle.

Elle revint avec la cafetière et versa du café, à lui et à ses voisins. Puis elle ramassa une assiette et se retourna pour prendre de la crème glacée. Elle se pencha dans la barquette puis se mit à racler la crème glacée avec la cuillère. Sa jupe de nylon blanc remontant sur ses hanches, ses jambes furent découvertes, montrant une gaine, qui était rose, des cuisses blêmes, fripées et légèrement velues, et des veines qui saillaient en s'exhibant furieusement.

Les deux hommes assis près de Earl échangèrent un regard. L'un d'eux leva les sourcils. L'autre sourit tout en observant Doreen verser du sirop au chocolat sur la crème glacée. Lorsqu'elle se mit à secouer la bombe de crème fouettée, Earl se leva, laissant son repas, puis se dirigea droit vers la porte. Il l'entendit crier son nom, mais ne se retourna pas.

Il jeta un coup d'œil sur les enfants, puis se rendit dans l'autre chambre et se dévêtit. Il tira les couvertures jusqu'à son menton, ferma les yeux, puis se laissa aller à

ses réflexions. Une sensation le saisit au visage, descendit à son estomac jusqu'à ses jambes. Il ouvrit les yeux, étira la tête d'un côté à l'autre sur l'oreiller. Puis il se tourna sur le côté et s'endormit.

Au petit matin, après avoir envoyé les enfants à l'école, Doreen entra dans la chambre à coucher et tira le store. Earl était déjà réveillé.

— Regarde-toi dans le miroir, dit-il.

— Quoi? dit-elle. De quoi est-ce que tu parles?

— Regarde-toi donc dans le miroir, dit-il.

— Et qu'est-ce que je suis censée voir? dit-elle.

Mais elle regarda dans le miroir de la coiffeuse et repoussa ses cheveux derrière ses épaules.

— Alors? dit-il.

— Alors, quoi? dit-elle.

— Je n'aime pas avoir à te dire ça, dit Earl, mais je crois que tu devrais songer à te mettre au régime. C'est vrai. Je pense sincèrement que tu pourrais perdre un peu de poids. Ne te fâche pas.

— Que dis-tu là? dit-elle.

— *Ce que je viens de te dire. Je pense que tu pourrais perdre quelques livres. Tu as quelques livres en trop,* dit-il.

— C'est la première fois que tu y fais allusion, dit-elle.

Elle souleva sa chemise de nuit par-dessus ses hanches et se tourna pour observer son ventre dans le miroir.

— Avant, je n'aurais jamais cru que ça pouvait poser un problème, dit-il en essayant de bien peser ses mots.

La chemise de nuit toujours retroussée autour de sa taille, Doreen se tourna dos au miroir puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle leva une fesse avec sa main, puis la laissa retomber.

Earl ferma les yeux.

— Je me trompe peut-être, dit-il.

— J'imagine que je pourrais bien en perdre un peu. Mais ça sera difficile, dit-elle.

— Tu as raison, ce ne sera pas facile, dit-il. Mais je t'aiderai.

— Peut-être que tu as raison, dit-elle.

Elle laissa retomber sa chemise de nuit, le regarda puis ensuite elle l'ôta complètement.

Ils discutèrent à propos des régimes. Ils discutèrent à propos des régimes aux protéines, des régimes aux végétaux exclusivement, des régimes au jus de pamplemousse. Enfin, ils conclurent qu'ils n'avaient pas les moyens d'acheter les steaks que la diète aux protéines nécessitait. Et Doreen dit qu'elle n'avait pas envie de ne manger que des légumes. Et puisqu'elle ne raffolait pas du jus de pamplemousse, elle ne voyait pas comment elle suivrait ce régime non plus.

— Bon, oublie ça, dit-il.

— Non, tu as raison, dit-elle. Je vais me prendre en mains.

— Et l'exercice? dit-il.

— J'en fais assez au travail, dit-elle.

— Tu n'as qu'à arrêter de manger, dit Earl. Pour quelques jours...

— D'accord, dit-elle. Je vais essayer. Pour quelques jours, je vais tenter le coup.

Tu m'as convaincue.

— C'est mon domaine, dit Earl.

Il comptabilisa ce qu'ils avaient comme économies. Ensuite, il se rendit au magasin d'escomptes pour acheter un pèse-personne. Il observa la caissière comme elle enregistrait la vente.

À la maison, il fit monter Doreen nue sur la balance. Il fronça les sourcils en apercevant les varices. Il fit courir son doigt le long d'une d'elle qui grimpait le long de sa cuisse.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda-t-elle.

— Rien, dit-il.

Il vérifia ce qu'indiquait le cadran et nota le chiffre sur un bout de papier.

— Bon, dit Earl. Bon.

Le lendemain, il passa une bonne partie de l'après-midi à une entrevue. L'employeur, un homme costaud, fit avec Earl le tour du système de tuyauterie de l'entrepôt en boitant. Il lui demanda s'il était disponible pour voyager.

— Certainement que je suis disponible, dit Earl.

L'homme approuva.

Earl sourit.

Avant même d'avoir ouvert la porte d'entrée, il pouvait entendre le bruit du téléviseur. Les enfants ne quittèrent pas le poste des yeux alors qu'il traversait le salon. À la cuisine, Doreen, en uniforme, mangeait des œufs brouillés et du bacon.

— Qu'est-ce que tu fais? dit-Earl.

Elle continua de mâcher, les joues pleines. Puis elle recracha le tout dans une serviette de table.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, dit-elle.

— Grosse torche ! dit Earl. *C'est ça, vas-y! Mange!*

Il se rendit dans la chambre à coucher, ferma la porte puis se coucha sans défaire les couvertures. Il pouvait entendre la télé. Il mit les mains derrière la tête et fixa le plafond.

Elle ouvrit la porte.

— Je vais essayer encore, dit Doreen.

— Bien, dit-il.

Le surlendemain, au matin, elle le fit venir dans la salle de bain.

— Regarde, dit-elle.

Il lut le cadran du pèse-personne. Dans un tiroir, il prit le papier puis lut à nouveau. Elle souriait.

— Les trois quarts d'une livre, dit-elle.

— C'est mieux que rien, dit-il en lui tapotant la hanche.

Il lisait les annonces classées. Il se rendait au bureau d'emploi de l'État. À chaque trois ou quatre jours, il se déplaçait pour une entrevue et le soir, calculait les pourboires de Doreen. Il défroissait les billets de banque sur la table et formait des piles de un dollar avec les pièces de cinq, de dix, puis de vingt-cinq sous. Chaque matin, il la faisait monter sur le pèse-personne.

En l'espace de deux semaines, elle avait perdu trois livres et demie.

— Je grignote, dit-elle. Je me prive toute la journée, et je grignote quand je suis au travail. Ça paraît.

Mais la semaine d'après, elle avait perdu cinq livres et une semaine plus tard, neuf livres et demie. Elle flottait dans ses vêtements. Elle dut piger dans l'argent du loyer pour se payer un nouvel uniforme.

— Les gens disent des choses au travail, dit-elle.

— Quel genre de choses? dit-il.

— Premièrement, que je suis pâle, dit-elle. Aussi, que je ne me ressemble plus. Ils s'inquiètent de ce que je sois devenue trop maigre.

— Qu'y a-t-il de mal à maigrir? dit-il. Ne va pas les écouter. Dis-leur de se mêler de ce qui les regarde. C'est moi ton mari. Tu n'as pas à vivre avec eux.

— Je dois travailler avec eux, dit Doreen.

— Peut-être, dit Earl. Mais c'est moi ton mari.

Chaque matin, il la suivait jusqu'à la salle de bain, puis attendait qu'elle grimpe sur le pèse-personne. À genoux, crayon en main, il notait sur le bout de papier barbouillé de dates, de jours, de chiffres. Il lisait le cadran, consultait le papier puis, selon le résultat, hochait la tête ou pinçait les lèvres.

Doreen passait de plus en plus de temps au lit. Elle retournait se coucher une fois les enfants partis pour l'école, et elle faisait une sieste l'après-midi avant d'aller travailler. Earl l'aidait avec les tâches ménagères, regardait la télé, la laissait dormir. Il s'occupait de toutes les courses et, une fois de temps en temps, il se rendait à une entrevue.

Une nuit, il coucha les enfants, ferma la télé et eut l'idée de sortir prendre quelques verres. À la fermeture du bar, il se rendit au café.

Il s'installa au comptoir puis attendit. En le voyant, elle lui demanda :

— Les enfants vont bien?

Earl fit signe que oui.

Il prit son temps pour choisir. Il ne cessa de l'observer comme elle se déplaçait d'un bout à l'autre du comptoir. Finalement, il opta pour un hamburger au fromage. Elle passa la commande au cuisinier, puis servit quelqu'un d'autre.

Une autre serveuse s'approcha avec la cafetière et remplit la tasse de Earl.

— Qui est ton amie? demanda-t-il en désignant sa femme d'un coup de tête.

— Elle s'appelle Doreen, dit la serveuse.

— Elle a beaucoup changé depuis la dernière fois où je suis passé ici, dit-il.

— C'est possible, dit la serveuse.

Il mangea son hamburger au fromage et but son café. Les clients allaient et venaient au comptoir. Doreen aurait dû tous les servir, mais l'autre serveuse vint lui prêter main forte et prit une commande. Earl observa sa femme et tendit l'oreille. Il dut quitter sa place à deux reprises pour aller aux toilettes. Chaque fois, il se demandait s'il n'avait pas raté quelque commentaire. Lorsqu'il revint la deuxième fois, il trouva sa tasse vide et quelqu'un à sa place. Il s'assit à un tabouret au bout du comptoir, à côté d'un homme plus âgé qui portait une chemise à rayures.

— Qu'est-ce que tu veux? demanda Doreen à Earl en le voyant toujours là. Ne devrais-tu pas être à la maison?

— Sers-moi un café, dit-il.

L'homme assis près de Earl lisait le journal. Il leva la tête puis observa Doreen verser une tasse de café à Earl. Il jeta un coup d'œil à Doreen comme elle s'éloignait, puis se remit à lire.

Earl sirota son café puis attendit une remarque de la part de l'homme. Il le surveilla du coin de l'œil. L'homme termina son repas puis repoussa son assiette. Il alluma une cigarette, replia le journal devant lui puis se replongea dans sa lecture.

Doreen vint ramasser l'assiette sale puis réchauffer le café de l'homme.

— Que pensez-vous de ça? dit Earl à son voisin, désignant Doreen de la tête alors que celle-ci s'activait derrière le comptoir.

— Ne trouvez-vous pas que c'est quelque chose?

L'homme leva la tête. Il regarda Doreen, puis Earl, puis retourna à son journal.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez? dit Earl. Je vous le demande. C'est pas beau ça, oui ou non? Répondez!

L'homme secoua son journal bruyamment.

Lorsque Doreen se fut éloignée à nouveau, Earl donna un coup de coude à son voisin en lui disant :

— Je vous dis. Écoutez. Voyez le cul qu'elle a. Regardez maintenant. Puis-je avoir un sundae au chocolat? lança Earl à Doreen.

Elle s'arrêta devant lui et laissa s'échapper un soupir. Puis elle se retourna et prit un bol et la cuillère à crème glacée. Elle se pencha au-dessus du congélateur et plongea la cuillère en grattant la crème glacée. Earl regarda l'homme et lui envoya un clin d'œil lorsque la jupe de Doreen remonta sur ses cuisses. Mais les yeux de l'homme croisèrent ceux de l'autre serveuse. Alors l'homme plia le journal sous son bras et se mit à fouiller sa poche de pantalon.

L'autre serveuse vint directement à Doreen :

— C'est qui ce personnage? dit-elle.

— Qui ça? dit Doreen en regardant autour d'elle, la cuillère à crème glacée à la main.

— Lui, dit l'autre serveuse en hochant la tête vers Earl. C'est qui ce type?

Earl lui montra son plus beau sourire. Il le garda. Il le garda jusqu'à ce qu'il sente son visage se déformer.

Mais l'autre serveuse ne fit que l'examiner et Doreen secoua lentement la tête. L'homme avait laissé de la monnaie près de sa tasse et s'était levé. Mais lui aussi attendait la réponse. Ils fixaient tous Earl.

— Il est représentant. C'est mon mari, dit finalement Doreen en haussant les épaules.

Puis elle posa le sundae au chocolat fait à la hâte devant lui et alla préparer son addition.

Êtes-vous médecin?

En pantoufles, pyjama et robe de chambre, il se précipita hors du cabinet de travail en entendant la sonnerie du téléphone. Étant donné qu'il était dix heures passé, ça ne pouvait être que sa femme. Elle appelait — comme ça, assez tard, après quelques verres — à chaque soir lorsqu'elle était à l'extérieur de la ville. Elle était acheteuse et toute la semaine, elle s'était absentée pour affaires.

— Bonsoir, chérie, dit-il. Bonsoir, répéta-t-il.

— Qui parle? demanda une voix de femme.

— Je vous renvoie la question! dit-il. Quel numéro voulez-vous?

— Un instant, dit la femme. C'est le 273-8063.

— C'est bien mon numéro, dit-il. Comment l'avez-vous obtenu?

— Je ne sais pas trop. Il était inscrit sur un bout de papier lorsque je suis rentrée du travail, dit la femme.

— Qui l'a écrit?

— Je ne sais pas, dit la femme. La gardienne, j'imagine. Ce doit être elle.

— Bon, je ne sais pas comment elle l'a eu, dit-il, mais c'est mon numéro de téléphone et il est confidentiel. J'apprécierais si vous le jetiez. Allo? Vous m'avez compris?

— Oui, j'ai entendu, dit la femme.

— Y a-t-il autre chose? dit-il. Il est tard et je suis occupé.

Il n'avait pas voulu être brusque, mais il valait mieux ne prendre aucune chance. Il s'assit sur la chaise près du téléphone et dit :

— Je n'ai pas voulu être brusque. Seulement, il se fait tard et je me demande comment vous avez pu avoir mon numéro.

Il enleva sa pantoufle et se mit à masser son pied en attendant la réponse.

— Je ne le sais pas non plus, dit-elle. Je vous ai dit que le numéro était déjà écrit là, sans note ni rien d'autre. Je vais demander à Annette — c'est la gardienne — quand je la verrai demain. Je ne voulais pas vous déranger. Je viens tout juste de trouver la note. J'étais dans la cuisine depuis mon retour du travail.

— Ça va, dit-il. Oubliez ça. Jetez le papier et oubliez tout ça. Il n'y a aucun problème, alors ne vous en faites pas.

Il promenait le récepteur d'une oreille à l'autre.

— Vous me semblez être quelqu'un de bien, dit la femme.

— Ah, oui? Bien, c'est gentil de le dire.

Il savait qu'il devait raccrocher maintenant, mais il lui semblait bon d'entendre une voix, même sa propre voix, résonner dans la pièce calme.

— Oh, oui, dit-elle. Je le sens.

Il lâcha son pied.

— Quel est votre nom, si ce n'est pas trop indiscret? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Arnold, dit-il.

— Et votre prénom? dit-elle.

— Arnold est mon prénom, dit-il.

— Oh, pardon, dit-elle. Arnold, c'est votre prénom. Et votre nom, Arnold? Quel est votre nom de famille?

— Il faut vraiment que je raccroche, dit-il.

— Arnold, pour l'amour de Dieu, je suis Clara Holt. Maintenant, *votre* nom est monsieur Arnold qui?

— Arnold Breit, dit-il, puis il s'empressa d'ajouter : Clara Holt. C'est joli. Mais je dois vraiment raccrocher maintenant, madame Holt. J'attends un appel.

— Désolée, Arnold. Je ne voulais pas prendre de votre temps, dit-elle.

— Ce n'est rien, dit-il. J'ai apprécié discuter avec vous.

— Vous êtes gentil de dire cela, Arnold.

— Pouvez-vous patienter une minute? dit-il. Je dois vérifier quelque chose.

Il se rendit dans le cabinet de travail prendre un cigare, prit quelques instants à l'allumer avec le briquet du bureau, puis ôta ses lunettes et se regarda dans le miroir au-dessus du foyer. Lorsqu'il revint au téléphone, il craignait juste un peu qu'elle ait raccroché.

— Allo?

— Allo, Arnold, dit-elle.

— J'ai pensé que vous aviez peut-être raccroché.

— Oh, non, dit-elle.

— Au sujet de mon numéro, dit-il. Il n'y a rien à s'inquiéter, je crois. Alors, vous pouvez le jeter, j'imagine.

— Je le ferai, Arnold, dit-elle.

— Bon, je dois vous dire bonsoir, alors.

— Oui, bien sûr, dit-elle. Je vais vous souhaiter une bonne nuit à présent.

Il l'entendit respirer.

— Je sais que je m'impose, Arnold, mais croyez-vous qu'il serait possible que l'on se rencontre quelque part où on pourrait discuter? Juste pour quelques minutes?

— J'ai bien peur que ce ne soit pas possible, dit-il.

— Juste une minute, Arnold. Moi, qui trouve votre numéro, et tout ça... Je sens que ce n'est pas un hasard... Arnold?

— Je suis vieux, dit-il.

— Oh, non, vous ne l'êtes pas, dit-elle.

— Vraiment, je suis vieux, dit-il.

— Est-ce qu'on peut se rencontrer quelque part, Arnold? Voyez-vous, je ne vous ai pas tout dit. Il y a autre chose, dit la femme.

— Qu'est-ce que ça veut dire? dit-il. Qu'est-ce que c'est, au juste? Allo?

Elle avait raccroché.

Lorsqu'il se prépara à se mettre au lit, sa femme téléphona, quelque peu pompette il lui semblait. Ils discutèrent un peu, sans qu'il lui dise un mot à propos de l'autre appel. Plus tard, comme il se mettait au lit, la sonnerie retentit à nouveau.

Il prit le récepteur.

— Bonsoir, Arnold Breit à l'appareil.

— Arnold, nous avons été coupés. Désolée. Comme je le disais, je crois que nous devrions nous rencontrer. C'est important.

Le lendemain après-midi, au moment où il mettait la clé dans la serrure, il entendit la sonnerie du téléphone. Il posa sa mallette et, sans même enlever son chapeau, son manteau et ses gants, se précipita vers la table et prit le combiné.

— Arnold, je suis désolée de vous importuner encore une fois, dit la femme. Mais vous devez venir chez moi ce soir vers neuf heures ou neuf heures trente. Pouvez-vous le faire pour moi, Arnold?

Son cœur se mit à battre rapidement lorsqu'il l'entendit l'appeler par son prénom.

— Je ne peux le faire, dit-il.

— Je vous en prie, Arnold, dit-elle. Je ne vous le demanderais pas si ce n'était important. Je ne peux quitter la maison ce soir car Cheryl a un rhume et puis je m'inquiète pour le petit.

— Et votre mari?

Il attendit.

— Je ne suis pas mariée, dit-elle. Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Je ne promets rien, dit-il.

— Je vous supplie de venir, dit-elle.

Elle lui dit rapidement l'adresse avant de raccrocher.

Je vous supplie de venir, répéta-t-il, le récepteur toujours en main. Lentement il ôta ses gants, puis son manteau. Il sentait qu'il devait être prudent. Il alla se rafraîchir. Lorsqu'il vit son reflet dans le miroir de la salle de bains, il aperçut le chapeau. C'est là qu'il prit la décision d'aller la voir, puis il ôta son chapeau, ses lunettes, et se savonna le visage. Il regarda ses ongles.

— Vous êtes certain que c'est la bonne rue? demanda-t-il au chauffeur.

— C'est bien la rue et voici l'immeuble, dit le chauffeur.

— Continuez, dit-il. Faites-moi descendre au bout du pâté.

Il paya le chauffeur. Des lumières provenant de fenêtres au-dessus illuminaient les balcons. Il pouvait voir les jardinières fixées aux balustrades et, çà et là, un meuble de patio. Penché sur la balustrade d'un des balcons, un homme costaud en sweatshirt le regarda avancer jusqu'à la porte.

Il appuya sur le bouton sous l'inscription C. HOLT. L'interphone résonna, et il entra.

Il grimpa tranquillement les marches, faisant une pause entre chaque palier afin de reprendre son souffle. Il se rappela l'hôtel au Luxembourg, les cinq escaliers que lui et sa femme avaient grimpés il y a de cela tant d'années. Il sentit soudain une douleur au côté, imagina son cœur, se mit à imaginer ses jambes se plier sous lui, imagina une bruyante chute jusqu'en bas des marches. Il sortit son mouchoir puis épongea son front. Ensuite il ôta ses lunettes et en essuya les verres, afin de laisser le temps à son pouls de revenir à un rythme normal.

Il jeta un coup d'œil au corridor. Un grand silence régnait dans l'immeuble. Il s'arrêta devant la porte, ôta son chapeau, puis cogna doucement. La porte s'entrouvrit pour révéler une petite fille potelée en pyjama.

— Êtes-vous Arnold Breit? dit-elle.

— Oui, c'est moi, dit-il. Ta mère est ici?

— Elle fait dire d'entrer. Elle m'a dit de vous dire qu'elle était allée à la pharmacie chercher du sirop pour la toux et de l'aspirine.

Il referma la porte derrière lui.

— Comment t'appelles-tu? Ta mère me l'a dit, mais j'ai oublié.

Voyant que la fillette ne disait rien, il essaya à nouveau.

— Comment t'appelles-tu? Shirley, c'est ça?

— Cheryl, dit-elle. C-h-e-r-y-l.

— Oui, maintenant ça me revient. Quand même, tu dois admettre que je n'étais pas loin.

Elle s'assit sur un coussin à un bout de la pièce et l'observa.

— Il paraît que tu es malade? dit-il.

Elle hocha la tête, signifiant que non.

— Pas malade?

— Non, répondit-elle.

Il regarda autour. La pièce était éclairée par une lampe sur pied dorée, à laquelle étaient fixés un gros cendrier et un support à revues. Un poste de télévision était appuyé au mur du fond. On y voyait l'image, mais le son était coupé. Un étroit corridor menait à l'arrière de l'appartement. Le chauffage fonctionnait, dans la pièce flottait une odeur de médicaments. Des épingles à cheveux et des bigoudis étaient posés sur la table à café, et un peignoir rose avait été laissé sur le canapé.

Son regard se tourna à nouveau vers l'enfant, puis vers la cuisine et les portes vitrées qui menaient en dehors de la cuisine, sur le balcon. Les portes étaient légèrement entrebâillées et un petit frisson le parcourut comme il se rappelait le gaillard en sweatshirt.

— M'man est sortie pour un instant, dit l'enfant, comme si elle se réveillait soudainement.

— Il se pencha en avant sur les orteils, chapeau en main, puis la fixa du regard.

— Je crois que je ferais mieux de m'en aller, dit-il.

Une clé s'agita dans la serrure, la porte s'ouvrit brusquement et une femme petite, pâle et couverte de taches de rousseur entra, transportant un sac en papier.

— Arnold! Je suis heureuse de vous voir!

Elle jeta un coup d'œil rapide sur lui, gênée, et branla la tête de façon étrange, d'un côté à l'autre comme elle se dirigeait vers la cuisine avec le sac. Il entendit le claquement d'une porte d'armoire. La fillette resta assise sur le coussin et le surveilla.

Il mit son poids d'abord sur une jambe, et puis sur l'autre, ensuite il remit son chapeau et l'enleva en un même mouvement, comme la femme revenait.

— Êtes-vous médecin? demanda-t-elle.

— Non, dit-il, surpris. Non, je ne suis pas médecin.

— Voyez-vous, Cheryl est malade. Je suis sortie faire des achats. Pourquoi n'as-tu pas pris le manteau du monsieur? dit-elle, se tournant vers la fillette. Excusez-la. Nous n'avons pas souvent de visiteurs.

— Je ne peux pas rester, dit-il. Je n'aurais pas dû venir.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit-elle. Nous ne pouvons discuter comme ça. Laissez-moi tout d'abord lui donner son médicament. Après, nous pourrons parler.

— Je dois vraiment partir, dit-il. À en juger par le ton de votre voix, j'ai cru qu'il y avait urgence. Mais je dois vraiment partir.

Il baissa les yeux vers ses mains, conscient qu'il avait agi sans grande conviction.

— Je vais faire bouillir de l'eau pour le thé, l'entendit-il dire, comme si elle n'avait pas écouté. Ensuite je soignerai Cheryl, et après nous pourrons parler.

La prenant par les épaules, elle dirigea l'enfant vers la cuisine. Il vit la femme prendre une cuillère, ouvrir une bouteille après avoir lu attentivement l'étiquette, et verser deux doses.

— Maintenant, tu souhaites la bonne nuit à Monsieur Breit, ma chouette, et tu vas te coucher.

— Il salua la fillette et suivit la femme jusqu'à la cuisine. Il ne prit pas la chaise qu'elle lui indiqua, mais plutôt celle qui lui laissait voir le balcon, l'entrée et le petit salon.

— Ça ne vous dérange pas si je fume un cigare ? demanda-t-il.

— Ça ne me dérange pas, dit-elle. Je ne crois pas que cela m'ennuie, Arnold.
Allez-y.

Il changea d'idée. Il mit ses mains sur ses genoux et prit un air sérieux.

— C'est toujours un grand mystère pour moi, dit-il. C'est assez peu ordinaire, je vous assure.

— Je comprends, Arnold, dit-elle. Vous aimeriez sûrement savoir comment j'ai eu votre numéro ?

— J'aimerais bien, en effet, dit-il.

Ils s'assirent un en face de l'autre en attendant que l'eau bouille. Il pouvait entendre le téléviseur. Il regarda autour de lui, puis son regard revint en direction du balcon. L'eau se mit à bouillir.

— Vous alliez me parler du numéro, dit-il.

— Pardon Arnold ? Je m'excuse, dit-elle.

Il se racla la gorge.

— Dites-moi comment vous vous êtes procuré mon numéro, dit-il.

— J'ai vérifié avec Annette. La gardienne — bien sûr vous le savez déjà. Enfin, elle m'a dit avoir répondu au téléphone alors qu'elle était ici et que c'était pour moi. On a laissé un numéro, et c'est le vôtre qu'elle a noté. C'est tout ce que je sais.

Elle joua avec une tasse qui se trouvait devant elle.

— Je suis désolée de ne pouvoir vous en dire davantage.

— L'eau est en train de bouillir, dit-il.

Elle sortit les cuillères, le lait, le sucre et versa l'eau frémissante sur les poches de thé. Il ajouta du sucre et remua son thé.

— Vous avez dit que c'était urgent que je vienne.

— Oh, ça, Arnold, dit-elle, se détournant. Je ne sais trop ce qui m'a poussée à dire cela. Je ne peux m'imaginer à quoi je pensais.

— Alors il n'y a rien ? dit-il.

— Non, je veux dire *oui*. Elle remua la tête. Ce que vous avez dit, je veux dire. Rien.

— Je vois, dit-il. Il poursuivit en remuant son thé. C'est étonnant, dit-il après un certain temps, presque pour lui-même. Assez étonnant.

Il sourit faiblement, puis mit la tasse de côté et tamponna ses lèvres avec la serviette de table.

— Vous ne partez pas déjà ? dit-elle.

— Je dois partir, dit-il. J'attends un appel à la maison.

— Pas déjà, Arnold.

Elle fit reculer la chaise et se leva. Ses yeux étaient vert pâle, enfoncés dans son visage blême et entourés par ce qu'il avait d'abord cru être du fond de teint. Consterné, sachant qu'il se méprisera pour cela, il se leva et mit gauchement ses bras autour de sa taille. Elle se laissa embrasser, battant rapidement des paupières.

— Il se fait tard, dit-il, en retirant ses bras, se retournant, chancelant.

— Vous êtes bien aimable. Mais je dois partir, Madame Holt. Merci pour le thé.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas, Arnold ? dit-elle.

Il secoua la tête.

Elle le suivit jusqu'à la porte, il lui tendit la main. Il entendait le téléviseur. Il eut juré qu'on avait augmenté le volume. Puis il se souvint de l'autre enfant — le *garçon*. Où était-il ?

Elle lui prit la main, la porta rapidement à ses lèvres.

— Vous ne devez pas m'oublier, Arnold.

— Je ne vous oublierai pas, dit-il. Clara. Clara Holt, dit-il.

— Nous avons bien discuté, dit-elle. Elle cueilla quelque chose, un cheveu, un fil, sur le collet de son habit. Je suis contente que vous soyez venu, et je suis persuadée que vous reviendrez.

Il la regarda attentivement, mais son regard était ailleurs, comme si elle tentait de se rappeler quelque chose.

— Allez — bonne nuit, Arnold, dit-elle, et sur ce, elle ferma la porte, y coinçant presque son pardessus.

— Étrange, dit-il en commençant à descendre l'escalier. Il reprit son souffle lorsqu'il rejoint le trottoir et s'arrêta un instant en se retournant vers l'immeuble. Mais il était incapable de trouver son balcon. Le costaud en sweatshirt se colla légèrement contre la balustrade et continua de l'observer.

Il commença à marcher, les mains enfoncées dans les poches de son manteau. Lorsqu'il arriva à la maison, il entendit la sonnerie du téléphone. Il resta très silencieusement au milieu de la pièce, tenant la clé entre ses doigts jusqu'à ce que la sonnerie cesse. Puis, avec tendresse, il mit une main sur sa poitrine et sentit, à travers les

épaisseurs de ses vêtements, le battement de son cœur. Après un moment, il se dirigea vers la chambre à coucher.

Presque tout de suite la sonnerie retentit à nouveau, et cette fois-ci il répondit.

— Arnold. Arnold Breit à l'appareil.

— Arnold ? Dis donc, on est cérémonieux ce soir ! dit sa femme d'une voix forte, taquine. J'appelle depuis neuf heures. Parti mener la grande vie, Arnold ?

Il resta silencieux et réfléchit au timbre de sa voix.

— Es-tu là, Arnold ? dit-elle. Tu ne sembles pas toi-même.

Personne ne dit rien

Je les entendais dans la cuisine. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, mais ils se disputaient. Vint un silence, puis elle se mit à pleurer. Je donnai un coup de coude à George. Je croyais qu'il se réveillerait puis leur dirait quelque chose pour qu'ils se sentent coupables et qu'ils arrêtent. Mais George, c'est un trou de cul. Il se mit à donner des coups et à chialer.

— Fiche-moi la paix, salaud, dit-il. Je vais rapporter.

— Espèce de merde de coq, dis-je. Tu peux pas raisonner pour une fois ? Ils se disputent et maman pleure. Écoute.

Il souleva sa tête de l'oreiller puis écouta.

— Je m'en fous, dit-il en se tournant vers le mur et il se rendormit. George est vraiment un trou de cul.

Plus tard j'entendis papa partir prendre l'autobus. Il claqua la porte d'en avant. Elle m'avait déjà dit qu'il voulait briser la famille. Je n'ai pas voulu la croire.

Après un moment, elle vint nous appeler pour l'école. Sa voix était bizarre — je ne sais pas trop. Je dis que j'avais mal au ventre. C'était la première semaine d'octobre et je n'avais pas manqué l'école jusque-là, alors elle ne pouvait rien dire. Elle me regarda, mais c'était comme si ses pensées étaient ailleurs. George était réveillé et il écoutait. Je devinais qu'il était réveillé par la façon qu'il avait de bouger dans le lit. Il attendait de voir comment ça allait se passer pour réagir.

— D'accord. Elle secoua la tête. «Je ne sais trop. Reste ici, alors. Mais pas de télé, n'oublie pas».

George se redressa. Il dit à maman :

— Moi aussi je suis malade. J'ai mal à la tête. Il m'a frappé et m'a donné des coups de pied toute la nuit. Je n'ai pas dormi.

— C'est assez ! dit-elle. Tu vas aller à l'école, George ! Tu ne vas pas rester ici et te chamailler avec ton frère toute la journée. Maintenant, debout et habille-toi. Je suis sérieuse. Je ne suis pas d'humeur à supporter une autre dispute ce matin.

George attendit qu'elle quitte la pièce. Puis il grimpa sur le pied du lit.

— Salaud, dit-il, et il tira mes couvertures. Il se sauva à la salle de bain.

— Je vais te tuer, lui dis-je très bas pour ne pas qu'elle entende.

Je restai au lit jusqu'à ce que George parte pour l'école. Lorsqu'elle commença à se préparer pour aller travailler, je lui demandai de me faire un lit sur le divan. Je dis que je voulais étudier. Sur la table du salon, j'avais posé les Edgar Rice Burroughs que j'avais eus pour mon anniversaire et mon livre de sciences sociales. Mais je n'avais pas le goût de lire. Je voulais qu'elle parte pour que je puisse regarder la télé.

Elle tira la chasse.

Je ne pouvais plus attendre. Je mis l'image sans le son. Je me rendis à la cuisine où elle avait laissé son paquet de cigarettes. J'en pris trois en secouant le paquet. Je les mis dans le placard puis retournai sur le divan. Je pris *The Princess of Mars*. Elle vint puis jeta un coup d'œil vers la télé mais elle ne dit rien. Le livre était ouvert. Elle retoucha sa coiffure devant le miroir et retourna à la cuisine. Je me remis à la lecture lorsqu'elle revint.

— Je suis en retard. Bonne journée mon ange !

Elle n'allait pas mentionner la télé. Hier soir elle avait dit qu'aller travailler n'aurait plus la même signification si elle n'était plus «motivée».

— Ne fais rien cuire. Tu n'as aucune raison d'allumer les brûleurs. Il y a du thon au réfrigérateur si tu as faim.

Elle me regarda.

— Mais si tu as mal au ventre, je ne crois pas que tu devrais le remplir. D'une manière ou d'une autre, ne touche pas aux ronds de poêle. Tu m'entends ? Prends ces médicaments, mon ange, et j'espère que tu iras mieux ce soir. Peut-être irons-nous tous mieux ce soir.

Elle se tint dans l'entrée puis tourna la poignée. Elle avait l'air de vouloir ajouter quelque chose. Elle portait le corsage blanc, la large ceinture noire et la jupe noire. Des fois, elle appelait cela sa «tenue», et des fois, son uniforme. D'aussi loin que je me souvienne, c'était toujours suspendu dans le placard ou sur la corde à linge, en train de se faire laver à la main le soir, ou se faire repasser dans la cuisine.

Elle travaillait du mercredi au dimanche.

— Salut, maman.

J'attendis qu'elle ait fait démarrer la voiture et qu'elle l'ait fait réchauffer. Je l'écoutai s'éloigner de l'allée de la maison. Puis je me levai et montai le volume de la télé, et cherchai les cigarettes. J'en fumai une et me masturbai pendant que je regardais une émission de médecins et d'infirmières. Puis je changeai de chaîne. Puis j'éteignis la télé. Je n'avais pas le goût à ça.

Je terminai le chapitre où Tars Tarkas s'entiche d'une femme verte, pour finir par la voir se faire couper la tête le lendemain matin par un beau-frère jaloux. C'était à peu

près la cinquième fois que je le lisais. J'allai dans leur chambre à coucher fureter. Je ne cherchais rien en particulier, sinon des capotes, même en cherchant partout, j'en ai jamais trouvé. Une fois j'ai trouvé un pot de Vaseline au fond d'un tiroir. Je savais que ça avait un lien avec ça, mais je ne savais pas quoi. J'étudiai l'étiquette, espérant qu'elle révélerait quelque chose, une explication de ce qu'on en fait, ou une indication à propos de comment on applique la Vaseline, quelque chose comme ça. Mais rien. *Gelée de Pétrole Pure*, c'était tout ce qu'il y avait sur l'étiquette. Mais juste de lire ça était assez pour vous faire bander. *Excellent pour le soin des enfants*, disait l'étiquette à l'endos. J'essayai de faire le lien entre *enfants* — les balançoires et les glissoires, les carrés de sable, les barres — et ce qui se passait entre eux au lit. J'ai souvent ouvert le pot pour sentir et regarder combien avait été utilisé depuis la dernière fois. Cette fois-ci, je laissai faire la *Gelée de Pétrole Pure*. C'est-à-dire, tout ce que j'ai vérifié c'est si le pot était toujours là. Je fouillai quelques tiroirs, ne m'attendant pas à trouver quelque chose en particulier. Je regardai sous le lit. Rien. Je regardai dans le bocal dans le garde-robe où ils cachaient l'argent pour l'épicerie. Il n'y avait pas de monnaie. Seulement un billet de cinq et un autre de un dollar. Ça aurait paru. Puis j'eus l'idée de m'habiller et de marcher jusqu'à Birch Creek. La saison de la truite était commencée et durerait encore une semaine environ, mais presque tout le monde avait cessé de pêcher. Maintenant les gens ne faisaient que traîner en attendant la saison du chevreuil et du faisan.

Je me dévêtis. Je mis des chaussettes par-dessus mes autres bas et pris mon temps pour lacer mes bottes. Je fis deux sandwiches au thon et des craquelins au beurre d'arachides en deux étages. Je remplis ma gourde et la fixai, avec mon couteau de chasse, à ma ceinture. Au moment de sortir, je décidai de laisser un mot. Alors j'écrivis : *Me sens mieux. Parti à Birch Creek. De retour bientôt. R. 3 h15*. C'était dans à peu près quatre

heures. Et à peu près quinze minutes avant que George ne rentre de l'école. Avant de partir, je mangeai un des sandwiches et bus un verre de lait avec.

Il faisait beau. C'était l'automne. Mais il ne faisait pas encore frais sauf la nuit. La nuit, ils allumeraient les fumigènes dans les vergers et tu te réveillerais le matin avec un cerne noir dans le nez. Mais personne ne disait rien. Ils disaient que les fumigènes empêchaient les jeunes poires de geler, alors ça allait.

Pour se rendre à Birch Creek, tu vas jusqu'au bout de notre rue pour prendre la 16^e Avenue. Tu tournes à gauche sur la 16^e et montes la colline passé le cimetière et jusqu'à Lennox, où il y a un restaurant chinois. À partir du carrefour, tu peux voir l'aéroport, et Birch Creek est plus bas que l'aéroport. La 16^e devient View Road au carrefour. Tu suis View un bout jusqu'à ce que tu arrives au pont. Il y a des vergers de chaque côté de la route. Des fois, quand tu t'approches des vergers, tu vois des faisans traverser les allées, mais tu ne peux pas les chasser à cet endroit parce que tu peux te faire tirer dessus par un Grec qui s'appelle Matsos. C'est à peu près quarante minutes de marche en tout.

J'étais à mi-chemin sur la 16^e quand une femme dans une voiture rouge se rangea dans l'accotement devant moi. Elle baissa sa vitre du côté du passager et me demanda si je voulais qu'elle me dépose quelque part. Elle était mince et avait des petits boutons autour de la bouche. Elle portait des bigoudis. Mais elle était assez chic. Elle avait un chandail brun qui laissait paraître de beaux nichons.

— Tu fais l'école buissonnière ?

— On peut dire.

— Tu veux que je t'emmène ?

Je fis signe que oui.

— Monte. Je suis assez pressée.

Je mis la canne à mouche et le panier de pêche sur la banquette arrière. Il y avait plein de sacs d'épicerie de chez *Mel* sur le plancher et sur la banquette. Je cherchais quelque chose à dire.

— Je vais à la pêche, dis-je.

J'enlevai ma casquette, déplaçai le bidon afin de pouvoir m'asseoir, et m'installai près de la fenêtre.

— Je n'aurais jamais deviné.

Elle rit. Elle regagna la route.

— Où vas-tu ? Birch Creek ?

Je fis signe que oui encore une fois. Je regardai ma casquette. Mon oncle me l'avait rapportée de Seattle alors qu'il était allé voir une partie de hockey. Je ne trouvais rien d'autre à dire. Je regardai par la fenêtre et grognotai l'intérieur de mes joues. Qui n'a pas rêvé de se faire prendre en stop par une femme ? Tu te vois tomber pour elle et elle pour toi et tu t'imagines qu'elle te ramène chez elle et qu'elle te laisse la baiser dans toutes les pièces. Ces pensées commençaient à me faire bander. Je mis ma casquette sur mes genoux et fermai les yeux et tentai de penser au baseball.

— Je n'arrête pas de me dire qu'un jour je devrais me mettre à la pêche, dit-elle. Il paraît que c'est très relaxant. Je suis assez stressée.

J'ouvris les yeux. On était arrêtés au carrefour. J'ai voulu dire *Êtes-vous vraiment occupée ? On pourrait commencer ce matin ?* Mais je n'osai la regarder.

— Ici ça va ? Je dois tourner ici. Je suis désolée d'être si pressée ce matin, dit-elle.

— Ça va. C'est très bien.

Je sortis mes affaires. Puis je remis ma casquette et l'enlevai à nouveau en lui parlant.

— Au revoir. Merci. Peut-être l'été prochain...

Mais je ne pus continuer.

— Tu veux dire pour la pêche ? C'est certain.

Elle me fit au revoir de la main avec quelques doigts, comme le font les femmes.

Je repris ma marche, en pensant à ce que j'aurais dû dire. J'avais plein d'idées. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Je fendais l'air avec la canne à mouche et poussai deux à trois hurlements. J'aurais dû commencer par l'inviter à dîner. Il n'y avait personne à la maison. Soudainement on se retrouve dans ma chambre sous les couvertures. Elle me demande si elle peut garder son chandail et je lui dis que ça ne me dérange pas. Elle garde son pantalon aussi. Je lui dis que ça va. Ça ne me dérange pas.

Un Piper Cub me frôla la tête en atterrissant. J'étais à quelques pieds du pont. J'entendis le bruit du courant. Je courus à la berge, défis ma fermeture éclair et pissai un jet d'environ cinq pieds au-dessus de la crique. C'était sûrement un record. Je pris quelque temps pour manger l'autre sandwich et les craquelins au beurre d'arachides. Je bus la moitié de l'eau de la gourde. J'étais maintenant prêt à pêcher.

J'essayai de voir par où commencer. J'ai pêché ici pendant trois ans, dès le moment où nous avons déménagé. Papa nous emmenait George et moi en voiture et nous attendait, fumant, amorçant nos hameçons, réparant nos filets si nous faisons un accroc. Nous commençons toujours au pont, puis descendions, et nous en prenions toujours quelques-uns. Une fois de temps en temps, en début de saison, nous atteignons le quota. Je montai ma ligne puis essayai quelques lancers sur le pont pour commencer.

De temps en temps, je lançais sous un bord de la berge ou derrière un gros rocher. Rien. À un endroit où l'eau était stagnante et le fond rempli de feuilles jaunes, je vis quelques écrevisses rampant là avec leurs affreuses pinces relevées. Des cailles sortirent des broussailles. Lorsque je lançai un bout de bâton, un faisan mâle se releva d'un bond, gloussant dix pieds plus loin et j'échappai presque ma canne.

La crique était tranquille et assez étroite. Je pouvais la traverser presque à n'importe quel endroit sans que l'eau ne monte au-dessus de mes bottes. Je traversai un pâturage plein d'empreintes de vaches et arrivai à l'endroit où l'eau s'écoulait d'un gros tuyau. Je savais qu'il y avait un petit trou sous le tuyau, alors je fus prudent. Je me mis à genoux alors que j'étais assez près pour lancer la ligne. Elle touchait tout juste l'eau quand ça mordit, mais je le manquai. Je le sentis rouler sur lui-même avec. Alors il était parti et la ligne réapparut. Je mis un autre œuf de saumon et tentai encore quelques lancers. Mais c'était comme si je lui avais lancé un sort.

Je remontai la berge et grimpai sous une clôture où il y avait une pancarte qui disait ACCÈS INTERDIT. Une des pistes de l'aéroport commençait ici. Je m'arrêtai pour regarder les fleurs qui poussaient dans les crevasses du pavé. On pouvait voir l'endroit où les pneus avaient frappé le pavé et laissé des marques graisseuses de dérapage tout autour des fleurs. Je rejoignis la crique cette fois par l'autre côté et pêchai encore jusqu'à ce que j'arrive au trou. Je décidai que je n'irais pas plus loin. Quand j'étais monté jusqu'ici il y a trois ans, l'eau remontait jusqu'à la berge. À ce moment, le courant était si rapide que je ne pouvais pêcher. Maintenant le niveau de la crique était d'environ six pieds en dessous du rivage. Le ruisseau bouillonnait et cascadaït depuis l'entrée du trou, où on pouvait à peine voir le fond. Un peu plus bas, il montait en pente et redevenait peu profond comme si de rien n'était. La dernière fois que j'y suis allé j'ai pris deux poissons d'environ dix

pouces de long et un autre que j'ai fait tourner avait l'air deux fois plus gros — une truite arc-en-ciel, a dit papa lorsque je lui ai raconté. Il a dit qu'elles remontaient pendant la crue, au début du printemps, mais que la plupart retournaient vers la rivière avant que le niveau ne baisse.

Je rajoutai deux autres plombs à ma ligne et les fixai avec mes dents. Puis je posai un œuf frais de saumon et chassai où l'eau chutait par-dessus un écueil dans le point d'eau. Je laissai le courant le porter. Je sentais les plombs tapoter les roches, un tapotement différent de celui de la touche. Puis le bout se resserra et le courant fit reparaître l'œuf à l'autre extrémité du point d'eau.

Je me sentais nul d'avoir fait tout ça pour rien. J'avais tenté toutes les possibilités de lignes cette fois et lançai encore une fois. J'appuyai la canne à mouche sur une branche et allumai l'avant-dernière cigarette. Je levai les yeux sur la vallée et me mis à penser à la femme. Nous allions chez elle car je l'aidais à transporter l'épicerie. Son mari était à l'étranger. Je la touchais et elle se mettait à trembler. On s'embrassait à la française sur le divan quand elle s'excusa pour aller à la salle de bain. Je la suivais. Je la regardais baisser son pantalon et s'asseoir sur le bol de toilette. J'étais bandé très dur et elle me faisait signe de la main. Juste comme j'allais défaire ma braguette, j'entendis un floc dans la crique. Je jetai un coup d'œil et je vis le bout de ma canne se secouer.

Il n'était pas très gros et ne se débattit pas trop. Mais je le tins aussi longtemps que je pus. Il se tourna sur le côté et se laissa aller plus bas au gré du courant. Je ne savais pas de quelle espèce il était. Il avait l'air étrange. Je resserrai la ligne et le levai au-dessus de l'eau pour le mettre dans l'herbe. Il avait le regard fixe et il remuait. C'était une truite. Mais il était vert. Je n'en avais jamais vu un comme lui auparavant. Ses flancs étaient verts avec des taches noires de truite, une tête verdâtre, et un ventre comme vert. Il avait

la couleur de la mousse. Cette sorte de vert. C'était comme s'il avait été enveloppé de mousse pendant longtemps et que la couleur avait déteint sur lui. Il était gros, et je me demandais pourquoi il ne s'était pas débattu davantage. Je me demandai s'il était blessé. Je l'observai un bon moment, puis je le soulageai de ses souffrances.

J'arrachai des brins d'herbe que je mis dans le panier et je le posai là-dessus.

Je fis encore quelques lancers, puis je me dis qu'il devait être deux ou trois heures. Je pensai que je ferais mieux de descendre jusqu'au pont. Je voulus pêcher en contrebas du pont avant de prendre le chemin de la maison. Et je me décidai à ne plus penser à la femme avant cette nuit. Mais tout de suite j'eus une érection en pensant à l'érection que j'aurais cette nuit. Puis je conclus que je devrais arrêter de le faire aussi souvent. Un mois plus tôt environ, un dimanche où ils étaient tout partis, j'allai chercher la Bible tout de suite après en promettant et jurant que je ne le referais plus. Mais j'avais mis plein de foutre sur la Bible alors les promesses et les serments ne durèrent qu'une journée ou deux, jusqu'à ce que je me retrouve seul à nouveau.

Je ne pêchai pas en descendant. Arrivé au pont, je vis une bicyclette sur le gazon. Je vis un garçon de la grandeur de George courir vers la berge. Je m'approchai de lui. Il se retourna vers moi. Il regardait vers l'eau.

— Hé. Qu'est-ce que c'est ? lui criai-je. Qu'est-ce qui va pas ?

Je crus qu'il ne m'avait pas entendu. Je vis sa canne et son sac de pêche sur la berge, et je laissai tomber mes affaires. Je me rendis jusqu'à lui. Il avait l'air d'un rat ou quelque chose comme ça. C'est-à-dire qu'il avait des dents proéminentes et des bras squelettiques et il portait une chemise à manches longues tout en haillons et qui était trop petite pour lui.

— Mon Dieu, je te jure que c'est le plus gros poisson que j'aie jamais vu, cria-t-il.

Vite ! Regarde ! Regarde par ici ! Il est là !

Je regardai là où il indiquait et mon cœur fit trois tours.

C'était long comme mon bras.

— Mon Dieu, oh mon Dieu, regarde-le ! dit le garçon.

Je regardais toujours. Il se reposait à l'ombre d'une branche qui pendait au-dessus de l'eau. «Bon Dieu, dis-je au poisson, d'où est-ce que tu sors ?»

— Qu'est-ce qu'on va faire ? dit le garçon. Dommage que je n'aie pas mon fusil.

— On va l'avoir, dis-je. Bon Dieu, regarde-le ! Prenons-le dans le point d'eau.

— Alors tu veux m'aider ? Ensemble on va l'avoir ! dit le garçon.

Le gros poisson avait descendu le courant quelques pieds plus loin et faisait aller tranquillement ses nageoires dans l'eau claire.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? demanda le garçon.

— Je peux monter et marcher le long de la crique et le faire bouger, dis-je. Tu restes dans le point d'eau, et quand il essaie de s'en sortir, tu lui flanques une volée. Mets-le sur la rive de n'importe quelle façon, je m'en fous. Puis tiens-le bien et attends.

— D'accord. Oh merde, regarde-le. Regarde, il s'en va ! Où est-ce qu'il s'en va ? cria le garçon.

Je vis le poisson remonter la crique à nouveau et s'arrêter près de la rive.

— Il ne va nulle part. Il peut aller nulle part. Tu le vois ? Il a la trouille. Il sait que nous sommes là. Il ne fait que chercher un endroit où aller. Tu vois, il s'est encore arrêté. Il ne peut aller nulle part. Il le sait. Il sait que nous allons le pincer. Qu'il est en plein dans la merde. Je vais monter et lui faire peur pour qu'il descende. Tu l'attrapes quand il arrive.

— Dommage que je n'aie pas mon fusil, dit le garçon. Ça lui arrangerait son cas, dit le garçon.

Je montai un peu, puis commençai à descendre dans la crique. Je regardais devant moi. Soudainement, le poisson se précipita loin de la rive, tourna juste devant moi dans un tourbillon embrouillé, et déguerpit en descendant le courant.

— Il s'en vient ! criai-je. Hé, hé, il s'en vient ! Mais le poisson vira avant d'arriver au point d'eau et s'en retourna. J'éclaboussai et criai, et il retourna à nouveau.

— Il arrive ! Attrape-le, attrape-le ! Il s'en vient !

Mais l'idiot d'imbécile avait un bâton, le trou-de-cul, et quand le poisson rejoignit le point d'eau, le garçon le frappa avec le bâton au lieu d'essayer de lui donner un coup de pied, l'enfant de chienne, comme il aurait dû. Le poisson changea de direction, devenant fou, traversant l'eau peu profonde. Il s'en tira. Le trou de cul d'imbécile se jeta sur lui et tomba à plat.

Il se traîna sur la rive trempé jusqu'aux os.

— Je l'ai eu ! cria le garçon. Je pense qu'il est blessé, aussi. Je le touchais, mais je ne pouvais pas le retenir.

— Tu ne l'as pas eu !

J'étais essoufflé. J'étais content que le garçon soit tombé dans l'eau.

— Tu n'es même pas passé près, trou de cul. Qu'est-ce que tu foutais avec ce bâton ? Tu aurais dû le frapper avec ton pied. Il doit être déjà loin maintenant.

J'essayai de cracher. Je secouai la tête.

— Je ne sais pas. On ne l'a pas encore attrapé. On ne l'aura peut-être jamais, dis-je.

— Bon sang, je l'ai touché ! cria le garçon. Tu n'as pas vu ? Je l'ai touché, et je l'avais dans mes mains en plus. Et toi, tu l'as touché ? Et en plus, c'est à qui, ce poisson ? Il me regarda. L'eau dégouttait de ses pantalons sur ses souliers.

Je n'ajoutai rien, mais j'y réfléchis. Je haussai les épaules.

— Bon, d'accord. Je pensais que c'était à nous deux. Attrapons-le cette fois-ci. Et pas de gaffes, ni toi ni moi, dis-je.

Nous descendîmes dans le courant. J'avais de l'eau dans mes bottes, mais le gamin était trempé de la tête aux pieds. Il tint ses dents avancées par-dessus sa lèvre pour ne pas qu'elles claquent.

Le poisson n'était pas dans la section du ruisseau après le point d'eau, et on ne le vit pas pendant un bon moment. Nous nous regardâmes et commençâmes à nous dire que le poisson était assez loin et qu'il devait avoir regagné un des trous profonds. Mais alors l'enfant de chienne tournoya près de la rive, en donnant des coups dans la boue avec sa queue, et repartit à nouveau. Il traversa un autre point d'eau, sa grosse queue qui sortait de l'eau. Je le vis se promener près de la rive puis s'arrêter, la queue à moitié sortie de l'eau, battant des nageoires juste assez pour combattre le courant.

— Tu le vois ? dis-je. Le garçon regarda. Je pris son bras et pointai son doigt. «Juste là. Bon maintenant, écoute. Je vais me tenir là où les berges sont plus étroites. Tu vois où je veux dire ? Tu m'attends ici jusqu'à ce que je te donne un signal. Puis tu descends. D'accord ? Et cette fois-ci, ne le laisse pas passer s'il se dirige vers toi.»

— Ouais, dit le garçon en mordillant ses lèvres avec ses grandes dents. Attrapons-le cette fois, dit le garçon avec, sur son visage, l'air d'avoir terriblement froid.

Je montai sur la rive et marchai plus bas, en m'assurant de ne pas faire de bruit. Je redescendis doucement dans l'eau. Mais je ne voyais pas le gros enfant de chienne et mon cœur se serra. Je crus qu'il devait être déjà reparti. Un peu plus bas dans le courant et il regagnait un des trous. Si c'était le cas, on ne l'aurait jamais.

— Il est toujours là ? criai-je. Je retins mon souffle.

— Le garçon me fit signe de la main.

— Prêt ! criai-je à nouveau.

— J'arrive ! répondit le garçon.

Mais mains tremblèrent. La crique avait trois pieds de profondeur environ et coulait entre des berges de boue. Le niveau de l'eau était bas mais le courant était rapide. Le garçon descendait dans la crique maintenant, l'eau lui montait au-dessus des genoux. Il lançait des roches devant lui, éclaboussait et criait.

— Il s'en vient !

Le garçon agita les bras. Je vis le poisson ; il venait droit sur moi. Il essaya de changer de cap en me voyant, mais il était trop tard. Je me mis à genoux, essayant de l'agripper dans l'eau froide. Je le saisis avec mes mains, mes bras, haut, haut, le soulevant, le lançant hors de l'eau, tombant avec lui sur la rive. Je le tins contre mon chandail, lui se tordant et gigotant, jusqu'à ce que je puisse remonter mes mains sur ses flancs glissants jusqu'à ses branchies. Je glissai une main plus haut et l'enfonçai dans sa gueule et agrippai ses mâchoires. Je savais que je l'avais. Il gigotait toujours et c'était difficile de le tenir, mais je l'avais et il n'était pas question que je lâche prise.

— On le tient ! cria le garçon en sortant de l'eau. On le tient. Merde ! C'est tout un morceau ! Regarde-moi ça ! Oh mon Dieu, laisse-moi le tenir ! cria le garçon.

— On doit le tuer d'abord, dis-je. Je descendis mon autre main dans sa gorge. Je tirai sur la tête aussi fort que je pus, en faisant attention à ses dents, et sentis un bruyant craquement. Il rendit un long tremblement et s'immobilisa sur la rive et nous le regardâmes. Il mesurait au moins deux pieds, il était bizarrement maigre, mais quand même plus gros que tout ce que j'avais pris avant. Je repris ses mâchoires.

— Hé, dit le garçon qui ne dit rien de plus quand il comprit ce que j'allais faire.

Je le nettoyai de son sang et redéposai le poisson sur la rive.

— Je veux tellement que mon père le voie, dit le garçon.

Nous étions trempés et frissonnants. Nous le regardions, le touchions. Nous gardâmes ouverte sa grande bouche et sentîmes ses dents. Ses flancs étaient blessés, il avait des marques blanchâtres grosses comme des trente sous et un peu gonflées. Il y avait des coupures sur sa tête autour de ses yeux et sur son museau où, je crois, il s'était frappé sur des roches ou s'était battu. Mais il était si maigre, trop maigre pour sa longueur, et on pouvait à peine voir la bande rose sur ses flancs, et son ventre était gris et mou au lieu de blanc et dur comme il aurait dû l'être. Mais quand même, c'était quelque chose.

— Je crois que je devrai y aller bientôt, dis-je. Je regardai les nuages au-dessus des collines où le soleil se couchait. «Je ferais mieux de rentrer».

— J'imagine. Moi aussi. Je gèle, dit le gamin. Hé, je veux le transporter, dit-il.

— Prenons un bâton. On le passera à travers sa gueule et on pourra tous les deux le transporter, dis-je.

Le gamin trouva un bâton. On le fit traverser les branchies jusqu'à ce que le poisson soit au centre du bâton. Puis nous prîmes chacun un bout et repartîmes, regardant le poisson qui se balançait sur le bâton.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? dit le gamin.

— Je ne sais pas, dis-je. C'est moi qui l'ai pris, dis-je.

— On l'a pris tous les deux. Aussi, c'est moi qui l'ai vu le premier.

— C'est vrai, dis-je. Alors tu veux qu'on tire à pile ou face ?

Je tâtai de ma main libre mais je n'avais pas d'argent. Et qu'est-ce que j'aurais fait si j'avais perdu ? De toute façon, le garçon dit :

— Non, on ne tirera pas.

Je dis :

— D'accord. Ça me va. Je regardai le garçon, ses cheveux dans les airs, ses lèvres grises. J'aurais pu tout simplement le prendre s'il avait fallu, mais je ne voulus pas me battre.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous avions laissé nos affaires et les ramassâmes avec une main, ni l'un ni l'autre ne voulant lâcher son extrémité du bâton. Puis nous remontâmes à l'endroit où il avait laissé sa bicyclette. Je tenais fermement le bâton au cas où le garçon aurait voulu tenter quoi que ce soit.

Puis j'eus une idée.

— On peut le partager, dis-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? dit le garçon, ses dents claquant toujours. Je sentis sa main se resserrer sur le bâton.

— Le partager. J'ai un couteau. On le coupe en deux et on en prend chacun la moitié. Ce serait une idée.

Il tira sur une mèche de ses cheveux puis regarda le poisson.

— Tu vas utiliser ce couteau ?

— Tu en as un ? dis-je.

Le garçon secoua la tête.

— Bon, dis-je.

Je retirai le bâton et posai le poisson sur l'herbe près de la bicyclette du garçon. Je sortis le couteau. Un avion roulait sur la piste comme je tentais une division.

— Comme ça ? dis-je.

Le garçon approuva. L'avion vrombit sur la piste et s'éleva au-dessus de nos têtes. Je commençai à découper le poisson. J'atteignis ses boyaux et le retournai et le vidai. Je continuai à couper jusqu'à ce que seule une tranche de peau de son ventre retienne les deux parties ensemble. Je pris les deux parties et les travaillai avec mes mains et je le déchirai en deux.

Je donnai au garçon le derrière.

— Non, dit-il en secouant la tête. Je veux l'autre moitié.

Je dis :

— Elles sont pareilles ! Alors maintenant, fais attention car je vais me fâcher.

— Je m'en fous, dit le garçon. Si elle sont pareilles, je veux l'autre. Elles sont pareilles, non ?

— Elles sont pareilles, dis-je. Mais je crois que je vais garder cette moitié. Je l'ai découpée.

— Je la veux, dit le gamin. Je l'ai vu le premier.

— Il était à qui le couteau ? dis-je.

— Je ne veux pas la queue, dit le gamin.

Je regardai autour. Il n'y avait pas de voitures sur la route et personne d'autre qui pêchait. Un avion vrombissait, et le soleil se couchait. J'avais froid jusqu'aux os. Le gamin frissonnait. Il attendait.

— J'ai une idée, dis-je.

J'ouvris le panier de pêche et lui montrai la truite.

— Tu vois ? elle est verte. C'est la seule truite verte que j'aie vue. Alors peu importe qui prend la tête, l'autre gars obtient la truite verte et la queue. Est-ce que c'est juste ?

Le garçon regarda la truite verte, la sortit du panier et la tint. Il étudia les deux parties du poisson.

— Je crois que oui, dit-il. Je crois bien que oui. Tu prends cette partie. Il y a plus de chair sur la mienne.

— Je m'en fous, dis-je. Je vais le laver. Par où habites-tu ? dis-je.

— Sur Arthur Avenue.

Il mit la truite verte et sa partie du poisson dans un sac de toile tout crotté.

— Pourquoi ?

— C'est où ? Est-ce que c'est près du terrain de baseball ? dis-je.

— Oui, mais je t'ai demandé pourquoi.

Le gamin semblait avoir peur.

— J'habite près de là, dis-je. Alors peut-être que tu pourrais m'amener sur ton guidon. On pourrait pédaler chacun son tour. J'ai une cigarette. On pourrait la fumer, si elle ne s'est pas fait mouiller sur moi.

Mais le gamin a seulement dit :

— Je meurs de froid.

Je lavai ma moitié dans la crique. Je tins sa grosse tête sous l'eau et ouvris sa bouche.

Le courant entrainait par sa gueule et ressortait par l'autre bout.

— Je meurs de froid, dit le gamin.

Je vis George sur sa bicyclette à l'autre bout de la rue. Il ne me vit pas. Je passai par l'arrière pour enlever mes bottes. J'ouvris le panier, comme ça j'allais pouvoir lever le couvercle et me préparer à savourer mon triomphe dans la maison, tout sourire.

J'entendis leurs voix et regardai par la fenêtre. Ils étaient assis à la table. Il y avait de la fumée partout dans la cuisine. Je vis que ça venait d'une casserole sur un rond de poêle. Mais personne ne s'en rendait compte.

— Ce que je te dis est la pure vérité, dit-il. Ce que savent les enfants ? Tu vas voir.

Elle dit :

— Je ne verrai rien. Rien que d'y penser, j'aimerais mieux les voir morts.

Il dit :

— C'est quoi ton problème ? Tu ferais mieux de faire attention à ce que tu dis !

Elle se mit à pleurer. Il écrasa un mégot dans le cendrier et se leva.

— Edna, sais-tu que cette casserole brûle ? dit-il.

Elle regarda la casserole. Elle recula sa chaise et saisit la casserole par le manche et la lança sur le mur au-dessus de l'évier.

Il dit :

— As-tu perdu la tête ? Regarde ce que tu as fait !

Il prit un linge à vaisselle et commença à essuyer la casserole.

J'ouvris la porte de derrière. Je me mis à sourire. Je dis :

— Vous ne croirez pas ce que j'ai attrapé à Birch Creek. Regardez. Regardez ici. Regardez ça. Regardez ce que j'ai pris.

Mais jambes tremblaient. Je pouvais à peine me tenir debout. Je montrai le panier à maman, puis elle se décida à regarder à l'intérieur.

— Oh, oh mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? Un serpent ! Qu'est-ce que c'est ? S'il te plaît sors-moi ça avant que je vomisse.

— Sors-le, cria-t-il. As-tu entendu ce qu'elle a dit ? Sors-le d'ici, cria-t-il.

Je dis :

— Mais regarde, papa. Regarde ce que c'est.

Il dit :

— Je ne veux pas regarder.

Je dis :

— C'est une énorme truite arc-en-ciel qui vient de Birch Creek. Regarde ! C'est tout un morceau, non ? C'est un monstre ! Je l'ai chassé d'un bout à l'autre de la crique comme un dément.

J'étais surexcité. Mais je ne pouvais pas m'arrêter.

— Il y en avait un autre aussi. Mon ton s'accéléra. «Un vert. Je te le jure ! Il était vert ! En as-tu déjà vu un vert ?»

Il regarda dans le panier et sa bouche demeura grande ouverte. Il cria :

— Sors cette monstruosité d'ici ! Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui te prend ? Sors cette cochonnerie de la cuisine et jette-le dans la bon Dieu de poubelle !

Je retournai dehors. Je regardai dans le panier. Ce qui était là avait l'air argenté sous la lumière du porche. Ce qui était là remplissait le panier.

Je le sortis. Je le tins. Je tenais cette moitié de lui.

Cours du soir

Mon couple venait de se briser. Je ne trouvais pas d'emploi. Je voyais quelqu'un d'autre. Mais elle était à l'extérieur de la ville. Alors j'étais au bar, prenant une bière. Deux femmes étaient assises à quelques bancs, et une des deux se mit à me parler.

— Vous avez une voiture ?

— Oui, mais pas ici, dis-je.

Ma femme avait la voiture. J'habitais chez mes parents. J'utilisais leur voiture quelquefois. Mais ce soir j'étais à pied.

L'autre femme m'a regardé. Elle étaient toutes les deux dans la quarantaine, peut-être plus.

— Que lui as-tu demandé ? dit l'autre femme à la première.

— Je lui ai demandé s'il avait une voiture.

— Alors avez-vous une voiture ? me dit la deuxième.

— Comme je lui disais. J'ai une voiture. Mais pas avec moi, dis-je.

— Ça ne nous aide pas beaucoup, n'est-ce pas ? dit-elle.

La première femme se mit à rire.

— Nous avons une idée géniale et nous avons besoin d'une voiture pour la réaliser. Dommage.

Elle se tourna vers le barman et commanda deux autres bières.

J'avais réussi à faire durer ma bière depuis le début, et maintenant je l'avais vidée en pensant qu'elles me paieraient la traite. Elles ne l'ont pas fait.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? me demanda la première femme.

— Présentement, rien, dis-je. Quelquefois, quand je peux, je vais à l'école.

— Il va à l'école, dit-elle à l'autre. Il est étudiant. À quel endroit étudiez-vous ?

— Dans le coin, dis-je.

— Je te l'avais dit, dit la femme. N'est-ce pas qu'il a l'air d'un étudiant ?

— Et qu'est-ce qu'ils vous enseignent ? dit la deuxième.

— Tout, dis-je.

— Je veux dire, dit-elle, qu'est-ce que vous voulez faire ? Quel est votre but dans la vie. Tout le monde a un but dans la vie.

Je tendis mon verre vide au barman. Il le prit et me versa une autre bière. Je comptai ma monnaie. Il me restait trente sous du billet de deux dollars avec lequel j'avais commencé, il y a de cela une couple d'heures. Elle attendait.

— Enseigner. Je veux être enseignant, dis-je.

— Il veut être enseignant, dit-elle.

Je bus ma bière à petites gorgées. Quelqu'un mit une pièce dans le juke-box et on entendit une chanson que ma femme aimait. Je regardai autour. Deux hommes étaient à l'avant au jeu de shuffleboard. La porte était ouverte et il faisait noir dehors.

— Nous sommes étudiantes aussi, vous savez, dit la première. Nous allons à l'école.

— Nous suivons un cours du soir, dit l'autre. Nous avons un cours de lecture les lundi soirs.

La première femme dit :

— Pourquoi ne vous approchez-vous pas, professeur, comme ça nous n'aurons plus à crier.

Je pris mon verre et mes cigarettes et je me rapprochai de deux tabourets..

— C'est mieux, dit-elle. Alors, vous disiez que vous étiez étudiant ?

— Quelquefois, oui, mais pas maintenant, dis-je.

— Où ?

— State College.

— Ah, oui, dit-elle. Ça me revient.

Elle regarda l'autre femme.

— Vous avez déjà entendu parler d'un professeur qui enseigne là-bas et qui s'appelle Patterson ? Il donne des cours aux adultes. Il donne ce cours que nous suivons le lundi soir. Vous me faites beaucoup penser à Patterson.

Elles se regardèrent puis se mirent à rire.

— Ne le prenez pas pour vous, dit la première femme. C'est une blague entre nous deux. Devrions-nous lui dire ce que nous pensions faire, Edith ? *Devrions-nous ?*

Edith ne répondit pas. Elle but une gorgée de bière et plissa les yeux en se voyant, en nous voyant tous les trois, dans le miroir derrière le bar.

— Nous pensions, commença la première, que si nous avions une voiture ce soir nous irions le voir. Patterson. Pas vrai. Edith ?

Edith rit tout bas. Elle termina sa bière et demanda une tournée, il y en avait une pour moi. Elle paya les bières avec un billet de cinq.

— Patterson aime boire un coup, dit Edith.

— Tu peux le dire, dit l'autre femme. Elle se tourna vers moi.

— Nous en parlions en classe un soir. Patterson disait qu'il buvait du vin à chaque repas et un ou deux whiskys sur glace avant dîner.

— De quel cours s'agit-il ? dis-je.

— Ce cours de lecture que donne Patterson. Patterson aime discuter de différents sujets.

— Nous apprenons à lire, dit Edith. Pouvez-vous le croire ?

— J'aimerais lire Hemmingway et des choses comme ça, dit l'autre femme. Mais Patterson nous fait lire des histoires du genre de *Reader's Digest*.

— Nous devons passer un test chaque lundi soir, dit Edith. Mais Patterson est bien. Ça ne le dérangerait pas si nous allions le voir pour boire un whisky. Il ne pourrait pas faire grand chose, de toute façon. Nous savons quelque chose qui le concerne. Sur Patterson, dit-elle.

— On voulait faire la fête ce soir, dit l'autre. Mais la voiture d'Edith est au garage.

— Si vous aviez eu votre voiture, nous serions allés le voir, dit Edith. Elle me regarda. Vous pourriez dire à Patterson que vous voulez devenir professeur. Vous auriez quelque chose en commun.

Je vidai ma bière. Je n'avais rien mangé de la journée sauf quelques arachides. J'avais de la difficulté à me concentrer sur ce qui se disait.

— Trois autres, s'il te plaît, Jerry, dit la première femme au barman.

— Merci, dis-je.

— Vous vous entendriez bien avec Patterson, dit Edith.

— Alors appelez-le, dis-je. Je savais qu'elles ne le feraient pas.

— Je ne ferais pas ça, dit-elle. Il pourrait se trouver une excuse. Nous devons nous présenter chez lui, il devra nous laisser entrer.

Elle but une gorgée.

— Alors allons-y, dit la première. Qu'est-ce qu'on attend ? Où est la voiture, déjà ?

— Il y a une voiture à quelques rues d'ici, dis-je. Mais je ne sais pas.

— Vous voulez venir, oui ou non ? dit Edith.

— Il a dit qu'il voulait, dit la première femme. Nous allons prendre un pack de six bières avec nous.

— Je n'ai que trente cents, dis-je.

— Qu'est-ce qu'on en a à faire de votre foutu argent ? dit Edith. C'est de votre foutue voiture dont nous avons besoin. Jerry, trois autres. Et un pack de six pour emporter.

— À la santé de Patterson, dit la première femme lorsqu'elle eut la bière. À la santé de Patterson et son whisky sur glace.

— Il va en perdre ses culottes, dit Edith.

— Allez, finis ton verre, dit la première femme.

Nous marchâmes sur le trottoir en direction sud, nous éloignant de la ville. Je marchais entre les deux femmes. Il était environ vingt-deux heures.

— Je prendrais bien une bière, dis-je.

— Sers-toi, dis Edith.

Elle ouvrit le sac et je détachai une canette.

— Nous croyons qu'il est chez lui, dit Edith.

— Patterson, dit l'autre. Nous ne sommes pas certaines, mais nous croyons qu'il est chez lui.

— C'est encore loin ? dit Edith.

Je m'arrêtai, soulevai la bière, et vidai la canette à moitié.

— Au prochain coin de rue, dis-je. J'habite chez mes parents. C'est chez eux.

— Il n'y a pas de mal à ça, dit Edith. Mais vous êtes un peu vieux.

— Ce n'est pas poli, Edith, dit l'autre femme.

— Je suis comme ça, dit Edith. Il devra s'habituer, c'est tout. Je suis comme ça.

— Elle est comme ça, dit l'autre.

Je vidai la bière et jetai la canette dans les buissons.

— C'est encore loin ? dit Edith.

— C'est ici. Juste ici. Je vais essayer d'avoir la clé de la voiture, dis-je.

— Faites-ça vite, dit Edith.

— Nous allons attendre dehors, dit l'autre.

— Jésus Marie! dit Edith.

Je déverrouillai la porte et descendis. Mon père était en pyjama. Il regardait la télé. Il faisait chaud dans l'appartement. Je m'appuyai un instant contre le montant de la porte et passai une main au-dessus de mes yeux.

— J'ai bu quelques bières, dis-je. Qu'est-ce que tu regardes ?

— John Wayne, dit-il. C'est pas mal. Assieds-toi et regarde. Ta mère n'est pas encore rentrée.

Ma mère faisait le quart du soir chez Paul, un restaurant *hofbrau*. Mon père n'avait pas d'emploi. Avant, il travaillait dans le bois, puis il a été blessé. Il avait reçu un dédommagement, mais il ne lui en restait presque plus maintenant. Je lui ai demandé de me prêter deux cents dollars quand ma femme m'a quitté, mais il a refusé. Il avait les larmes aux yeux quand il m'a dit non et espérait que je ne lui en voudrais pas. Je lui ai dit que ce n'était pas grave, que je ne lui en voudrais pas.

Je savais qu'il allait encore dire non cette fois-ci. Mais je m'assis à l'autre bout du divan et lui dis :

— J'ai rencontré deux femmes qui m'ont demandé de les reconduire chez elles.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? dit-il.

— Elles m'attendent en haut, dis-je.

— Laisse-les attendre, dit-il. Quelqu'un va passer. Tu ne devrais pas te mêler de ça.

Il secoua la tête.

— Tu ne leur as pas réellement montré où nous habitons, n'est-ce pas ? Elles ne sont pas en haut pour vrai ?

Il bougea sur le divan et reporta son regard sur la télé.

— De toute façon, ta mère est partie avec les clés.

Il secoua la tête tranquillement, ne quittant pas la télé du regard.

— C'est pas grave, dis-je. J'ai pas besoin de la voiture. Je vais nulle part.

Je me levai et regardai vers l'entrée, où je dormais sur un lit de camp. Il y avait un cendrier, un réveil Lux et quelques vieux livres de poche sur une table à côté du lit de camp. D'habitude, je me mettais au lit vers minuit et lisais jusqu'à ce que les lignes imprimées deviennent floues et je m'endormais la lumière allumée et le livre entre les mains.

Dans un des livres de poche que je lisais, il y avait quelque chose que je me souvenais avoir raconté à ma femme. Ça m'avait terrifié. C'est un homme qui fait un cauchemar et dans ce cauchemar, il rêve qu'il rêve et se réveille en voyant un homme qui se tient à la fenêtre de sa chambre. Le rêveur est figé de terreur, respire difficilement. L'homme à la fenêtre regarde dans la chambre et puis se met à arracher le moustiquaire de la fenêtre. Le rêveur ne peut pas bouger. Il aimerait crier, mais il n'arrive pas à reprendre son souffle. Mais la lune apparaît de derrière un nuage, et le rêveur du

cauchemar reconnaît l'homme à l'extérieur. C'est son meilleur ami, le meilleur ami du rêveur mais inconnu de celui qui fait le cauchemar.

En le racontant à ma femme, j'avais senti le sang me monter à la figure et mon cuir chevelu picoter. Mais ça ne l'intéressait pas.

— Ce n'est qu'un récit, avait-elle dit. Être trahi par quelqu'un de sa propre famille, ça c'est un vrai cauchemar.

Je les entendais secouer la porte extérieure. J'entendais des bruits de pas sur le trottoir au-dessus de ma fenêtre.

— Quel espèce de salaud !

C'était Edith.

Je me rendis à la salle de bain un long moment et puis je remontai et sortis. Ça c'était rafraîchi, et je remontai la fermeture éclair de ma veste. Je marchai en direction de chez Paul. Si j'arrivais avant que ma mère ne termine son quart, j'allais pouvoir avoir un sandwich à la dinde. Après je pourrais aller au kiosque à journaux de Kirby feuilleter les magazines. Puis après je pourrais aller à l'appartement me mettre au lit et lire les livres jusqu'à ce que j'en aie assez et que je m'endorme.

Les femmes étaient parties quand je suis sorti et elles ne seraient pas là à mon retour.

La femme de l'étudiant

Il lui avait lu un passage de Rilke, un poète qu'il admirait, lorsqu'elle s'endormit sur son oreiller. Il aimait lire à voix haute, et il lisait bien — une voix sonore, pleine d'assurance, tantôt basse, tantôt sombre, tantôt haussée, tantôt frissonnante. Il ne levait jamais les yeux de la page en lisant et s'arrêtait seulement pour atteindre la table de chevet pour une cigarette. C'était une voix riche qui l'avait transportée dans un rêve de caravanes qui quittaient des villes fortifiées et des hommes barbus en tuniques. Elle l'avait écouté quelques minutes, puis elle avait fermé les yeux et s'était laissée gagner par le sommeil.

Il poursuivit sa lecture à voix haute. Les enfants dormaient depuis des heures, et de temps en temps, à l'extérieur, une voiture crissait des pneus sur le pavé mouillé. Après un moment il posa le livre et se tourna dans le lit pour atteindre la lampe. Elle ouvrit les yeux, comme si elle avait eu peur, et cligna deux, trois fois. Ses paupières lui paraissaient curieusement sombres et charnues comme elle battait des paupières par-dessus ses yeux fixes et vitreux. Il la regardait.

— Est-ce que tu rêvais ? demanda-t-il.

Elle acquiesça, releva sa main et toucha de ses doigts les bigoudis de plastique de chaque côté de sa tête. Demain serait vendredi, sa journée pour tous les quatre-à-sept-ans des Appartements Woodlawn. Il continuait à la regarder, appuyé sur son coude, tentant de replacer le couvre-lit de son autre main. La peau de son visage était lisse et ses pommettes, saillantes ; les pommettes, insistait-elle quelquefois auprès de ses amis, venaient de son père, qui avait du sang de Nez Percé.

Puis :

- Fais-moi un petit sandwich à quelque chose, Mike. Avec du beurre, de la laitue et du sel sur le pain.

Il ne fit rien et ne dit rien parce qu'il voulait dormir. Mais lorsqu'il ouvrit les yeux elle était toujours réveillée et elle le regardait.

— Ne peux-tu pas dormir, Nan ? dit-il très gravement. Il est tard.

— J'aimerais manger quelque chose avant, dit-elle. Mes jambes et mes bras me font mal pour quelque raison, et j'ai faim.

Il grogna de façon exagérée en se levant du lit.

Il lui prépara un sandwich et l'apporta dans une soucoupe. Elle s'assit dans le lit et sourit lorsqu'il entra dans la chambre, puis plaça un oreiller derrière son dos en prenant la soucoupe. Il pensa qu'elle avait l'air d'une patiente dans un hôpital avec sa chemise de nuit blanche.

— J'ai fait un drôle de petit rêve.

— Et c'était quoi ton rêve ? dit-il, se remettant au lit et se tournant sur le côté, loin d'elle. Il regarda fixement la table de chevet en attendant la réponse. Puis il ferma les yeux tranquillement.

— Tu veux vraiment le savoir ? dit-elle.

— Bien sûr, dit-il.

Elle s'installa confortablement sur l'oreiller et retira une miette de sa lèvre.

— Bien, On aurait dit un très long rêve du genre qui s'étire, tu sais, avec toutes sortes de liens, mais je ne me rappelle plus très bien. C'était très clair à mon réveil, mais je commence à en perdre des bouts maintenant. Combien de temps ai-je dormi, Mike ? Ça n'a pas d'importance. De toute façon, je crois qu'il s'agissait de toi et moi qui passions la nuit à un endroit. Je ne sais pas où étaient les enfants, mais nous étions seuls

tous les deux dans un genre de petit hôtel, quelque chose comme ça. Il y avait un lac que je ne connaissais pas. Il y avait un autre couple, plus vieux, et ils voulaient que nous allions faire un tour avec eux dans leur bateau à moteur.

Elle rit, en se rappelant, et s'éloigna de l'oreiller.

— L'autre chose dont je me souviens est que nous étions sur le quai.

Seulement, de la façon dont ça s'est déroulé, ils n'avaient qu'un siège dans le bateau, une sorte de banc à l'avant, et c'était juste assez grand pour trois. Toi et moi étions là à argumenter sur qui ferait le sacrifice de s'asseoir tout recroquevillé à l'arrière. Tu disais que ce serait toi, et je disais que je le ferais. Mais j'ai fini par me compresser à l'arrière du bateau. C'était si étroit que j'avais mal aux jambes, et j'avais peur que l'eau monte par les côtés. Puis je me suis réveillée.

— Tout un rêve, trouva-t-il à dire et, à moitié réveillé, il sentit qu'il devait ajouter autre chose. «Tu te souviens de Bonnie Travis ? La femme de Fred Travis ? Elle disait qu'elle faisait des rêves en *couleurs*».

Elle regarda le sandwich dans sa main et en prit une bouchée. Après avoir avalé, elle passa sa langue derrière ses lèvres et plaça la soucoupe en équilibre sur ses genoux en se retournant pour tapoter l'oreiller. Puis elle sourit et s'appuya à nouveau sur l'oreiller.

— Tu te rappelles la fois où nous avons passé la nuit sur la rivière Tilton, Mike ? Tu avais pris ce gros poisson le lendemain matin ? Elle mit sa main sur son épaule. «Tu te rappelles ?» dit-elle.

Elle s'en rappelait. Après y avoir à peine pensé ces dernières années, ça lui était revenu dernièrement. C'était un mois ou deux après qu'ils se soient mariés. Ils étaient partis pour le week-end. Ils s'étaient assis près d'un feu de camp ce soir-là, faisant rafraîchir une pastèque dans la rivière glacée, et elle avait fait frire de la mortadelle et des

des œufs et des haricots en conserve pour souper et des crêpes et de la mortadelle et des œufs dans la même casserole le lendemain matin. Elle avait fait brûler la casserole à chaque fois, et ils n'avaient jamais réussi à faire bouillir le café, mais c'était un des plus beaux moments qu'ils avaient vécus. Elle se rappelait qu'il lui avait lu ce soir-là aussi : Elizabeth Browning et quelques poèmes du *Rubáiyát*. Ils avaient sur eux tellement de couvertures qu'elle pouvait à peine tourner son pied sous tout ce poids. Le lendemain matin, il avait pris une grosse truite, et les gens arrêtaient leur voiture sur la route de l'autre côté de la rivière pour regarder alors qu'il la sortait de l'eau.

— Alors ? Tu te souviens oui ou non ? dit-elle, lui tapotant l'épaule. «Mike ?»

— Je me souviens, dit-il. Il se tourna un peu sur le côté, ouvrit les yeux. Il ne s'en souvenait pas très bien, crut-il. Ce dont il se souvenait était d'une chevelure soigneusement peignée et d'une discussion lourde qui ne tenait pas debout à propos de la vie et de l'art, et il ne voulut pas se rappeler ça.

— C'était il y a bien longtemps, Nan, dit-il.

— Nous sortions à peine du secondaire. Tu n'étais pas encore entré au collège, dit-elle.

Il attendit, puis il se redressa sur son bras et tourna sa tête pour la regarder par-dessus son épaule.

— Tu as bientôt terminé ce sandwich, Nan ?

Elle était toujours assise dans le lit. Elle fit signe que oui et lui donna la soucoupe.

— Je vais éteindre la lumière, dit-il.

— Si tu veux, dit-elle.

Puis il se recala à nouveau dans le lit et étira son pied jusqu'à ce qu'il touche le sien. Il resta ainsi immobile un instant, puis essaya de se relaxer.

— Mike, tu ne dors pas déjà ?

— Non, dit-il. Pas à ce que je sache.

— Bien, ne t'endors pas avant moi, dit-elle. Je ne veux pas rester éveillée toute seule.

Il ne répondit pas, mais il se rapprocha un peu plus près d'elle sur le côté. Lorsqu'elle allongea son bras par-dessus lui et qu'elle posa sa main à plat sur sa poitrine, il prit ses doigts et les serra doucement. Mais peu de temps après sa main retomba sur le lit et il soupira.

— Mike ? Mon amour ? J'aimerais que tu me masses les jambes. J'ai mal aux jambes, dit-elle.

— Bon Dieu, dit-il doucement. J'étais dans un sommeil profond.

— J'aimerais que tu me masses les jambes et que tu me parles. J'ai mal aux épaules, aussi. Mais davantage aux jambes.

Il se retourna et commença à lui masser les jambes, puis se rendormit, la main sur sa hanche.

— Mike ?

— Qu'est-ce qu'il y a Nan ? Dis-moi ce que c'est.

— J'aimerais que tu me masses partout, dit-elle, se tournant sur le dos. J'ai mal aux bras et aux jambes ce soir.

Elle souleva ses genoux pour faire une tour avec les couvertures.

Il ouvrit les yeux brièvement dans le noir puis les referma.

— Douleurs de croissance, hein ?

— Oh mon Dieu, oui, dit-elle, agitant ses orteils, heureuse d'avoir son attention.
«Lorsque j'avais dix ou onze ans, j'étais aussi grande que je le suis maintenant. Tu aurais dû me voir ! J'ai grandi si vite à cette époque que mes jambes et mes bras me faisaient mal tout le temps. Pas toi ?»

— Pas moi quoi ?

— Tu ne t'es jamais senti grandir ?

— Pas que je me souviene, dit-il.

Finalement il se souleva sur son coude, frotta une allumette, et regarda le cadran.

Il retourna son oreiller sur le côté plus frais et se recoucha. Elle dit :

— Tu dors, Mike. J'aurais aimé que tu veuilles discuter.

— D'accord, dit-il sans bouger.

— Serre-moi jusqu'à ce que je m'endorme. Je ne suis pas capable de dormir, dit-elle.

Il se retourna et mit son bras sur son épaule comme elle se tournait de son côté face au mur.

— Mike ?

Il tapota son pied avec ses orteils.

— J'aimerais que tu me dises les choses que tu aimes et les choses que tu n'aimes pas.

— Il ne m'en vient pas en tête là, tout de suite, dit-il. Tu peux me dire les tiennes, si tu veux, dit-il.

— Si tu promets de *me* les dire. Promis ?

Il tapota son pied à nouveau.

— Bon... dit-elle et se retourna sur le dos, satisfaite. « J'aime la bonne bouffe, les steaks et les pommes de terre rissolées, des choses comme ça. J'aime les bons livres et les magazines, voyager en train la nuit, et les fois où j'ai volé en avion ». Elle s'arrêta. « Bien entendu, rien n'est par ordre de préférence. Si c'était par ordre de préférence, je devrais y réfléchir. Mais j'aime ça, voyager en avion. Il y a ce moment où tu quittes le sol, où tu sens que peu importe ce qui arrive, c'est correct ». Elle mit sa jambe sur sa cheville. « J'aime rester éveillée tard le soir et puis paresser au lit le lendemain matin. J'aimerais qu'on puisse faire ça tout le temps, pas seulement à l'occasion. Et j'aime le sexe. J'aime de temps en temps être touchée quand je ne m'y attends pas. J'aime aller au cinéma et prendre un verre après avec des amis. J'aime avoir des amis. J'aime beaucoup Janice Hendricks. J'aimerais aller danser au moins une fois par semaine. J'aimerais avoir toujours de beaux vêtements. J'aimerais avoir les moyens d'acheter de beaux vêtements aux enfants chaque fois qu'ils en ont besoin sans devoir attendre. Laurie a besoin d'un nouvel ensemble pour Pâques. Et j'aimerais acheter un petit costume pour Gary. Il est assez vieux. J'aimerais aussi que tu aies un nouveau costume. Tu en as bien plus besoin que lui. Et j'aimerais qu'on ait un endroit bien à nous. J'aimerais que l'on arrête de se promener d'un endroit à l'autre chaque année, ou tous les deux ans. Plus que tout, dit-elle, j'aimerais juste qu'on vive une vie honnête sans avoir à nous soucier de l'argent et des dettes et des choses comme ça. » « Tu dors », dit-elle.

— Non, dit-il.

— Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter. À ton tour. Dis-moi ce que tu aimerais.

— Je ne sais pas. Plein de choses, marmonna-t-il.

— Alors, dis-moi. On ne fait que parler pour parler, n'est-ce pas ?

— J'aimerais que tu me laisses tranquille, Nan.

Il se retourna de son côté du lit et laissa pendre son bras sur le bord. Elle se tourna aussi et se blottit contre lui.

— Mike ?

— Bon Dieu, dit-il. Puis : Ça va. Laisse-moi étirer mes jambes. puis je vais me réveiller.

Peu après elle dit :

— Mike ? Dors-tu ?

Elle secoua doucement son épaule, mais en vain. Elle resta couchée ainsi un moment, blottie contre son corps, essayant de dormir. Elle resta couchée, silencieusement au début, sans bouger, blottie contre lui en ne prenant que de petites, de très petites respirations. Mais elle ne pouvait pas dormir.

Elle essaya de ne pas entendre son souffle à lui, mais ça commençait à la rendre inconfortable. Il y avait un bruit qui venait de son nez quand il respirait. Elle tenta de synchroniser sa respiration afin d'inspirer et d'expirer au même rythme que lui. C'était inutile. Le petit bruit dans son nez rendait tout inutile. Il y avait un coassement dans sa poitrine aussi. Elle se tourna à nouveau et blottit son derrière contre le sien, tendit son bras jusqu'au bord du lit et toucha avec précaution le mur froid du bout des doigts. Les couvertures étaient tirées au pied du lit, et elle sentit une brise lorsqu'elle bougea les jambes. Elle entendit deux personnes monter les escaliers de l'appartement d'à côté. Quelqu'un lança un rire rauque avant d'ouvrir la porte. Puis elle entendit qu'on traînait une chaise. Elle se retourna. On tira la chasse à côté, puis encore une fois. Encore une fois elle se tourna, sur le dos cette fois, et essaya de se détendre. Elle se souvint d'un article qu'elle avait lu dans un magazine : Si tous les os et les muscles et les articulations

du corps pouvaient se joindre ensemble dans la relaxation la plus parfaite, le sommeil ne pouvait que venir. Elle respira profondément, ferma les yeux, et resta immobile, les bras le long de son corps. Elle essaya de se détendre. Elle tenta d'imaginer ses jambes suspendues, baignant dans quelque chose de gazeux. Elle se tourna sur le ventre. Elle ferma les yeux, puis les ouvrit. Elle pensa aux doigts de sa main recroquevillés, sur le drap devant ses lèvres. Elle leva un doigt et le rabassa sur le drap. Elle toucha l'alliance sur l'annulaire avec son pouce. Elle se tourna sur le côté, puis revint sur le dos. Puis elle commença à avoir peur et dans un moment irraisonné d'angoisse, elle pria pour s'endormir.

S'il vous plaît, mon Dieu, laissez-moi dormir.

Elle essaya de dormir.

— Mike, chuchota-t-elle.

Pas de réponse.

Elle entendit un des enfants se retourner dans le lit et se cogner contre le mur dans la chambre d'à côté. Elle écouta et écouta encore, mais il n'y eut plus aucun bruit. Elle posa sa main sous son sein gauche et sentit le battement de son cœur monter jusqu'à ses doigts. Elle se tourna sur le ventre et se mit à pleurer, sa tête à côté de l'oreiller, sa bouche contre le drap. Elle pleura. Puis elle se glissa au pied du lit et se leva.

Elle se lava les mains et le visage à la salle de bain. Elle se brossa les dents. Elle brossa ses dents et observa son visage dans le miroir. Elle augmenta le chauffage dans le salon. Après, elle s'assit à la table de la cuisine, relevant ses pieds sous sa chemise de nuit. Elle pleura encore. Elle alluma une cigarette qu'elle prit dans le paquet sur la table. Après un moment elle retourna à la chambre et prit son peignoir.

Elle alla voir aux enfants. Elle tira les couvertures sur les épaules de son fils. Elle retourna au salon et s'assit sur le gros fauteuil. Elle feuilleta un magazine et essaya de lire. Elle regarda les photos puis elle essaya à nouveau de lire. De temps à autre, une voiture passait dans la rue, et elle levait les yeux. À chaque voiture qui passait, elle attendait, écoutant. Et elle reposait les yeux sur le magazine. Il y avait une pile de magazines dans le porte-journaux près du gros fauteuil. Elle les feuilleta tous.

Lorsqu'il commença à faire clair dehors, elle se leva. Elle se rendit à la fenêtre. Le ciel sans nuage au-dessus des collines commençait à s'éclaircir. Les arbres et la rangée de immeubles de deux étages, de l'autre côté de la rue, commençaient à se définir comme elle observait. Le ciel devenait de plus en plus blanc, la clarté s'étendant rapidement derrière les collines. Sauf les moments où elle avait été debout avec un ou l'autre des enfants (ce qui ne comptait pas parce qu'elle n'avait jamais regardé dehors, trop occupée à se promener du lit à la cuisine), elle avait vu peu de lever de soleil dans sa vie. Ceci même quand elle était petite. Elle sut qu'aucun n'avait été comme celui-ci. Jamais dans les images qu'elle avait vues, ni dans aucun livre qu'elle avait lu n'avait-elle compris qu'un lever de soleil pouvait être aussi terrible.

Elle attendit et puis elle s'éloigna vers la porte, tourna le loquet et sortit sur le porche. Elle ferma son peignoir sur sa gorge. L'air était frais et humide. Par étapes, les choses devenaient visibles. Elle embrassa tout des yeux, puis son regard se fixa sur le clignotant rouge de la tour émettrice de la station de radio au sommet de la colline.

Elle traversa la pièce sombre, retourna à la chambre. Il était tassé au milieu du lit, les couvertures en paquet par-dessus ses épaules, sa tête à moitié sous l'oreiller. Il

semblait désespéré dans son sommeil profond, son bras traversant son côté à elle du lit, ses mâchoires serrées. Comme elle observait, la chambre devint très claire et les draps pâles devinrent encore plus blancs sous ses yeux.

Elle mouilla ses lèvres en faisant un bruit sec et se mit à genoux. Elle joignit ses mains sur le lit.

— Mon Dieu, dit-elle. Mon Dieu, pouvez-vous nous aider mon Dieu ? dit-elle.

Bicyclettes, muscles, cigarettes

Cela faisait deux jours que Evan Hamilton avait cessé de fumer, et il lui semblait que tout ce qu'il avait dit et pensé depuis deux jours avait un lien quelconque avec la cigarette. Il regarda ses mains sous la lampe de la cuisine. Il renifla ses doigts et ses jointures.

— Ça sent encore, dit-il.

— Je sais. C'est comme si ça transpirait de toi, dit Ann Hamilton. Je l'ai senti pendant trois jours après avoir arrêté. Même quand je sortais du bain. C'était écœurant.

Elle mettait la table pour le souper.

— Je suis tellement désolée, chéri. Je sais ce que tu vis. Mais si ça peut te consoler, le deuxième jour est toujours le plus difficile. Le troisième jour est difficile aussi, bien entendu, mais à partir de ce moment, si tu tiens le coup, le plus pénible sera passé. Mais je suis tellement heureuse que tu aies décidé d'arrêter, tu peux pas t'imaginer. Elle toucha son bras. «Maintenant, si tu pouvais seulement appeler Roger, nous allons manger.»

Hamilton ouvrit la porte de devant. Il faisait déjà noir. C'était au début de novembre et les journées étaient courtes et fraîches. Un garçon plus âgé, qu'il n'avait jamais vu auparavant, était assis dans l'allée sur une petite bicyclette bien équipée. Le garçon se pencha en avant, à peine relevé de son siège, le bout de ses chaussures touchant le pavé et le tenant à la verticale.

— Vous êtes monsieur Hamilton ? dit le garçon.

— C'est bien moi, dit Hamilton. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est Roger ?

— Je pense que Roger est chez moi en train de discuter avec ma mère. Kip est là et ce garçon nommé Gary Berman. C'est à propos de la bicyclette de mon frère. Je suis pas certain, dit le garçon, en tournant les poignées, mais ma mère m'a demandé de venir vous chercher. Un des parents de Roger.

— Mais il n'a rien ? dit Hamilton. Oui, bien sûr, je te reviens tout de suite.

Il entra dans la maison pour mettre ses chaussures.

— Tu l'as trouvé ? dit Ann Hamilton.

— Il s'est mis dans une sorte de pétrin, répondit Hamilton. À propos d'une bicyclette. Un gamin — je n'ai pas saisi son nom — est dehors. Il veut qu'un de nous deux aille avec lui.

— Est-ce qu'il va bien ? dit Ann Hamilton et elle retira son tablier.

— Oui, il va bien.

Hamilton la regarda et secoua la tête.

— Ce doit être seulement une dispute enfantine, et la mère de l'enfant s'en mêle.

— Veux-tu que j'y aille ? demanda Ann Hamilton.

Il réfléchit un instant.

— Oui, j'aurais préféré que tu y ailles, mais je vais y aller. Tu n'as qu'à garder le souper au chaud jusqu'à notre retour. Ça ne devrait pas être long.

— Je n'aime pas ses sorties à la noirceur, dit Ann Hamilton. Je n'aime pas ça.

Le garçon était assis sur sa bicyclette et jouait maintenant avec les poignées des freins.

— C'est loin ? dit Hamilton comme ils s'engageaient sur le trottoir.

— Dans Arbuckle Court, dit le garçon, et quand Hamilton le regarda, il ajouta, «Pas loin. À deux rues d'ici environ».

— De quoi s'agit-il ? demanda Hamilton.

— Je n'en suis pas certain. Je ne comprends pas toute l'histoire. Lui et Kip, et ce Gary Berman ont supposément emprunté la bicyclette de mon frère pendant que nous étions en vacances, et je crois qu'ils l'ont brisée par exprès. Mais je ne sais pas. De toute façon, c'est de ça qu'ils discutent. Mon frère ne trouve plus sa bicyclette et c'est eux qui l'ont eue en dernier. Kip et Roger. Ma mère tente de découvrir où elle se trouve.

— Je connais Kip, dit-il. Qui est l'autre garçon ?

— Gary Berman. Je crois qu'il est nouveau dans le quartier. Son père va venir dès qu'il sera de retour chez lui.

Ils tournèrent à une intersection. Le garçon partit en tête en gardant seulement une petite avance. Hamilton vit un verger, puis ils tournèrent à un autre coin dans un cul-de-sac. Il n'avait pas eu connaissance de l'existence de cette rue et était certain qu'il ne reconnaîtrait aucune des personnes qui habitaient ici. Il regarda autour de lui les maisons étrangères et fut frappé par les dimensions de l'univers de son fils.

Le garçon entra dans une allée, descendit de sa bicyclette et l'appuya contre la maison. Lorsque le garçon ouvrit la porte d'entrée, Hamilton le suivit à travers le salon et dans la cuisine, où il vit son fils assis d'un côté de la table avec Kip Hollister et un autre garçon. Hamilton regarda Roger attentivement puis se tourna vers la femme corpulente, aux cheveux foncés qui était au bout de la table.

— Vous êtes le père de Roger ? lui dit la femme.

— Oui, mon nom est Evan Hamilton. Bonsoir.

— Je suis madame Miller, la mère de Gilbert, dit-elle. Désolée de vous faire venir ici, mais nous avons un problème.

Hamilton s'assit sur une chaise à l'autre bout de la table et regarda autour. Un garçon de neuf ou dix ans, celui dont on cherchait la bicyclette, supposa Hamilton, était assis à côté de la femme. Un autre garçon, quatorze ans environ, était assis sur l'égouttoir, les jambes pendantes, et regardait un autre jeune qui était au téléphone. Souriant d'un air entendu à ce qui venait de lui être dit au bout du fil, le garçon tendit le bras jusqu'à l'évier avec une cigarette. Hamilton entendit le bruit de la cigarette pétiller dans un verre d'eau. Le garçon qui l'avait mené s'appuya contre le réfrigérateur et croisa les bras.

— As-tu vu un des parents de Kip ? dit la femme au garçon.

— Sa sœur a dit qu'ils faisaient des courses. Je suis allé chez Gary Berman et son père va être ici dans quelques minutes. J'ai laissé l'adresse.

— Monsieur Hamilton, dit la femme, je vais vous dire ce qui s'est passé. Nous étions en vacances le mois dernier et Kip a voulu emprunter la bicyclette de Gilbert, ainsi Roger pouvait l'aider avec sa ronde de journaux. Je crois que la bicyclette de Roger avait un pneu crevé, quelque chose comme ça. Bien, voilà...

— Gary m'étranglait, papa, dit Roger.

— Quoi ? dit Hamilton, regardant attentivement son fils.

— Il m'étranglait. J'ai des marques.

Son fils baissa le col de son t-shirt pour montrer son cou.

— Ils étaient dans le garage, continua la femme. Je ne savais pas ce qu'ils faisaient jusqu'à ce que Curt, mon plus vieux, sorte pour voir.

— Il a commencé ! dit Gary Berman à Hamilton. Il m'a traité de con.

Gary Berman regarda en direction de la porte d'entrée.

— Je crois que ma bicyclette valait à peu près soixante dollars, les gars, dit le garçon nommé Gilbert. Vous pouvez me rembourser.

— Tu restes en dehors de ça, Gilbert, lui dit la femme.

Hamilton respira.

— Continuez, dit-il.

— Bien, voilà, Kip et Roger ont utilisé la bicyclette de Gilbert pour livrer les journaux de Kip. Puis les deux, et aussi Gary, disent-ils, la roulaient chacun leur tour.

— Que voulez-vous dire «la roulaient»? dit Hamilton.

— La rouler, dit la femme. La faire descendre la rue en la poussant et la laisser tomber. Puis, ne vous en déplaise — et ils l'ont admis il y a à peine quelques minutes — Kip et Roger l'ont amenée jusqu'à l'école et l'ont lancée contre un poteau de but.

— Est-ce que c'est vrai, Roger? dit Hamilton, regardant son fils à nouveau.

— Une partie est vraie, papa, dit Roger, la tête baissée, tournant ses pouces sur la table. Mais nous l'avons roulée une seule fois. Kip l'a fait, puis Gary, et puis je l'ai fait.

— Une fois c'est déjà trop, dit Hamilton. Une fois est une fois de trop, Roger. Je suis surpris et déçu de toi. Et de toi aussi Kip, dit Hamilton.

— Mais vous voyez, dit la femme, quelqu'un raconte des histoires ce soir en ne disant pas tout ce qu'il sait, car le fait est que le vélo n'a toujours pas été retrouvé.

Les garçons plus vieux dans la cuisine riaient et blaguaient avec le garçon qui parlait toujours au téléphone.

— Nous ne savons pas où est le vélo madame Miller, dit le garçon nommé Kip. Nous vous l'avons déjà dit. La dernière fois que nous l'avons vu c'est quand moi et Roger l'avons emmené chez moi après l'avoir eu à l'école. Je veux dire, c'était l'avant-

dernière fois. La dernière fois, c'était lorsque je l'ai rapporté ici le lendemain matin et que je l'ai stationné derrière la maison.

Il secoua la tête.

— Nous ne savons pas où il est, dit le garçon.

— Soixante dollars, dit le garçon qui s'appelait Gilbert à celui qui s'appelait Kip.

Vous pouvez me rembourser à coups de cinq dollars par semaine.

— Gilbert, je t'avertis, dit la femme. Vous voyez, *ils* prétendent...

La femme poursuivit, son regard s'étant assombri.

—... qu'il a disparu d'*ici*, de derrière la maison. Mais comment pouvons-nous les croire alors qu'ils n'ont pas toujours dit la vérité ce soir ?

— Nous avons dit la vérité, dit Roger. Toute la vérité.

Gilbert appuya son dos sur le dossier de la chaise et secoua la tête en direction du fils de Hamilton.

La sonnette retentit et le garçon sur l'égouttoir sauta en bas et se rendit au salon.

Un homme aux épaules raides, avec les cheveux en brosse et des yeux gris perçants entra dans la cuisine sans parler. Il jeta un coup d'œil à la femme et se plaça derrière la chaise de Gary Berman.

— Vous devez être monsieur Berman ? dit la femme. Enchantée de vous rencontrer. Je suis la mère de Gilbert, et voici monsieur Hamilton, le père de Roger.

L'homme opina de la tête en direction de Hamilton mais ne présenta pas sa main.

— De quoi s'agit-il ? dit Berman à son fils.

Les garçons à la table se mirent à parler en même temps.

— Silence ! dit Berman. Je parle à Gary. Vous aurez votre tour.

Le garçon raconta sa version des faits. Son père écouta attentivement, plissant les yeux de temps à autre pour étudier les deux autres garçons.

Lorsque Gary Berman eut terminé, la femme dit :

— J'aimerais aller au fond de cette affaire. Je n'accuse aucun d'eux, vous comprenez, monsieur Hamilton, monsieur Berman, — j'aimerais seulement aller au fond de cette affaire.

Elle regarda fixement Roger et Kip qui hochaient de la tête en regardant Gary Berman.

— C'est faux, Gary, dit Roger.

— Papa, puis-je te parler en privé ? dit Gary Berman.

— Allons-y, dit l'homme.

Ils se rendirent au salon. Hamilton le regarda aller. Il avait le sentiment qu'il devait les arrêter, arrêter cette conspiration. Ses paumes étaient humides, et il tâta sa poche pour une cigarette. Puis, respirant profondément, il passa le dos de sa main sous son nez et dit :

— Roger, en sais-tu davantage sur cette affaire, autre que ce que tu as déjà dit. Sais-tu où se trouve le vélo de Gilbert ?

— Non, dit le garçon. Je le jure.

— Quand as-tu vu la bicyclette pour la dernière fois ? dit Hamilton.

— Lorsque nous l'avons rapportée de l'école et que nous l'avons laissée chez Kip.

— Kip, dit Hamilton, sais-tu où se trouve la bicyclette de Gilbert, maintenant ?

— Je jure que non, moi non plus, répondit le garçon. Je l'ai rapportée le lendemain matin du jour où nous l'avons laissée à l'école et je l'ai mise derrière le garage.

— Je croyais que tu avais dit que tu l'avais laissée derrière la *maison*, dit la femme, vivement.

— Je veux dire la maison ! C'est ce que je voulais dire, dit le garçon.

— Es-tu revenu ici une autre journée pour l'utiliser ? demanda-t-elle, se penchant vers l'avant.

— Non, répondit Kip.

— Kip ? dit-elle.

— Non ! Je ne sais pas où elle est ! cria le garçon.

La femme releva les épaules et les laissa tomber.

— Comment savoir qui ou quoi croire ? dit-elle à Hamilton. Tout ce que je sais, c'est que Gilbert n'a plus sa bicyclette.

Gary Berman et son père revinrent à la cuisine.

— C'est Roger qui a eu l'idée de la rouler, dit Gary Berman.

— C'était la tienne ! dit Roger, se levant de sa chaise. Tu étais d'accord ! Tu voulais l'emmener au verger et la démonter !

— Toi la ferme ! dit Berman à Roger. Tu pourras parler quand on t'aura adressé la parole, jeune homme, pas avant. Gary, je vais m'en occuper — se faire déranger si tard à cause de deux voyous. Maintenant si un de vous deux, dit Berman, regardant Kip en premier, puis Roger, sait où se trouve cette bicyclette, il a intérêt à parler.

— Je crois que vous y allez un peu fort, dit Hamilton.

— Quoi ? dit Berman, son front s'assombrissant. Et je crois que vous feriez mieux de vous mêler de vos affaires !

— Allons, Roger, dit Hamilton se levant. Kip, tu viens maintenant ou tu restes ?

Il se tourna vers la femme.

— Je ne sais pas ce que nous pouvons faire de plus ce soir. J'entends en discuter davantage avec Roger, mais s'il est question de dédommagement, je crois qu'étant donné que Roger a aidé à malmener le vélo, il pourra payer le tiers si on en vient à ça.

— Je ne sais pas quoi dire, répliqua la femme, suivant Hamilton à travers le salon. Je vais en parler au père de Gilbert — il est présentement à l'extérieur. Nous verrons. C'est peut-être rien finalement. Mais je vais en discuter avec son père.

Hamilton se déplaça sur le côté pour que les garçons puissent passer devant lui sur le porche, et derrière lui il entendit Gary Berman dire :

— Il m'a traité de con, papa.

— Il a fait ça ?

Hamilton entendit Berman dire :

— Bien, c'est lui le con. Il a l'air d'un con.

Hamilton se tourna et dit :

— Je crois que vous dépassez sérieusement les bornes ce soir monsieur Berman.

Pourquoi ne reprenez-vous pas le contrôle de vous-même ?

— Et je vous ai dit de vous mêler de vos affaires ! dit Berman.

— Toi va à la maison, Roger, dit Hamilton, humectant ses lèvres. Je suis sérieux, dit-il, allez !

Roger et Kip s'éloignèrent sur le trottoir. Hamilton se tint dans l'embrasure de la porte et regarda Berman qui traversait le salon avec son fils.

— Monsieur Hamilton... commença nerveusement la femme.

Mais elle ne termina pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda Berman. Faites attention, ôtez-vous de mon chemin !

Berman accrocha l'épaule de Hamilton et Hamilton tomba du porche dans quelque buisson épineux. Il ne pouvait croire ce qui se passait. Il se sortit des buissons et se précipita sur l'homme qui se tenait sur le porche. Ils tombèrent lourdement sur la pelouse. Ils roulèrent sur le gazon, Hamilton luttant avec Berman qui était sur le dos et appuyant fort ses genoux sur les biceps de l'homme. Il tenait maintenant Berman par le collet et se mit à frapper sa tête contre le gazon pendant que la femme criait :

— Dieu Tout-Puissant, que quelqu'un les arrête !

Hamilton arrêta.

Berman le regarda et dit :

— Enlève-toi de sur moi.

— Vous êtes blessés ? cria la femme aux hommes pendant qu'ils se séparaient. Pour l'amour de Dieu, dit-elle.

Elle regarda les hommes, qui se tenaient à quelques pieds. Dos à dos, respirant fort. Les plus vieux s'étaient rassemblés sur le porche pour voir ; maintenant que c'était terminé, ils attendaient, regardant les hommes, puis ils se mirent à se faire des feintes et à se donner des coups de poings sur les bras et les côtes.

— Vous, les garçons, retournez dans la maison, dit la femme. Je n'aurais jamais cru voir ça, dit-elle et elle porta la main à sa poitrine.

Hamilton transpirait et ses poumons brûlaient alors qu'il tentait de prendre une grande respiration. Il avait une boule de quelque chose dans la gorge alors il ne pouvait avaler pendant un moment. Il commença à marcher, son fils et le garçon qui s'appelait

Kip à ses côtés. Il entendit des portières de voiture claquer, un moteur démarrer. Des phares balayèrent le trottoir devant eux.

Roger sanglota et Hamilton mit ses bras autour des épaules de son fils.

— Je ferais mieux de rentrer, dit Kip et il se mit à pleurer. Mon père va me chercher.

Et le garçon partit en courant.

— Je suis désolé, dit Hamilton. Je suis désolé que tu aies été témoin de ça, dit Hamilton à son fils.

Ils continuèrent à marcher, et lorsqu'ils arrivèrent au coin de leur rue. Hamilton ôta ses bras.

— Et s'il avait sorti un couteau, papa ? Ou bien une matraque ?

— Il n'aurait pas fait ça, dit Hamilton.

— Mais s'il l'avait fait ? dit son fils.

— C'est difficile de prévoir ce que les gens peuvent faire lorsqu'ils sont fâchés, dit Hamilton.

Ils marchèrent vers la porte de leur maison. Son cœur se serra lorsqu'il vit les fenêtres éclairées.

— Je veux toucher tes muscles, dit son fils.

— Pas maintenant, dit Hamilton. Tu vas entrer maintenant et souper, et puis vite au lit. Dis à ta mère que je vais bien et que je vais rester assis sur le porche quelques minutes.

Le garçon se balançait d'un pied à l'autre et regarda son père, puis il se précipita dans la maison et se mit à appeler :

— Maman ! maman !

Il s'assit sur le porche et s'appuya contre le mur du garage et étira ses jambes. La sueur avait séché sur son front. Il était moite sous ses vêtements. Il avait déjà vu une fois son père — un homme pâle, qui parlait lentement et qui avait le dos rond — impliqué dans quelque chose de semblable. C'en était toute une, et les deux hommes avaient été blessés. C'était arrivé dans un café. L'autre homme était un ouvrier agricole. Hamilton avait aimé son père et se rappelait plein de choses de lui. Mais maintenant, il se souvenait de la première bagarre de son père comme si c'était la seule chose.

Il était toujours assis sur le porche lorsque sa femme sortit.

— Bon Dieu, dit-elle et prit sa tête dans ses mains. Entre et prends une douche et mange quelque chose. Raconte-moi tout ça. C'est encore chaud. Roger est déjà au lit.

Mais il entendit son fils l'appeler.

— Il ne dort pas encore, dit-elle.

— J'arrive dans une minute, dit Hamilton. Après, peut-être qu'on devrait prendre un verre.

Elle secoua la tête.

— Je ne le réalise pas vraiment encore.

Il se rendit dans la chambre du garçon et s'assit sur le pied du lit.

— Il est très tard et tu ne dors pas encore, alors je te souhaite la bonne nuit, dit Hamilton.

— Bonne nuit, dit le garçon, les mains derrière la tête, les coudes qui dépassaient.

Il était en pyjama et de lui se dégageait une odeur fraîche que Hamilton respira profondément. Il tapota son fils à travers les couvertures.

— Tu fais attention maintenant. Reste loin de cette partie du voisinage et que je n'entende plus jamais que tu as endommagé un vélo ou n'importe quel autre bien personnel. Est-ce que c'est clair ? dit Hamilton.

Le garçon fit signe qu'il avait compris. Il ôta ses mains de derrière sa tête et se mit à cueillir quelque chose sur le couvre-lit.

— Bien alors, dit Hamilton. Je te souhaite bonne nuit.

Il se pencha pour embrasser son fils, mais le garçon se mit à parler.

— Papa, est-ce que grand-père était fort comme toi ? Quand il avait ton âge, je veux dire, et tu...

— Et j'avais neuf ans ? Est-ce que c'est ça que tu veux dire ? Oui, j'imagine qu'il l'était, dit Hamilton.

— Des fois, j'ai de la difficulté à me rappeler de lui, dit le garçon. Je ne veux pas l'oublier, tu sais ? Tu comprends, papa ?

Comme Hamilton n'avait pas répondu, le garçon continua :

— Lorsque tu étais petit, est-ce que c'était comme c'est toi et moi ? Est-ce que tu l'aimais plus que moi ? Ou la même chose ?

Le garçon dit ceci de façon brusque. Il bougea ses pieds sous les couvertures et regarda ailleurs. Comme Hamilton ne répondait toujours pas, le garçon dit :

— Est-ce qu'il fumait ? Il me semble que je me souviens d'une pipe ou quelque chose comme ça.

— Il avait commencé à fumer la pipe avant de mourir, en effet, dit Hamilton. Il avait déjà fumé la cigarette bien avant et puis quand quelque chose le déprimait il arrêtait, mais plus tard il recommençait en changeant de marque. Laisse-moi te montrer quelque chose, dit Hamilton. Sens le dos de ma main.

Le garçon prit la main dans la sienne, la renifla et dit :

— Je ne sens rien, papa. Qu'est-ce que c'est ?

Hamilton sentit sa main, puis ses doigts.

— Maintenant je ne sens rien, non plus, dit-il. C'était là avant, mais c'est parti maintenant. Peut-être que ça s'est sauvé, pensa-t-il. Je voulais te montrer quelque chose. Allez ! Il se fait tard. Tu dois dormir, dit Hamilton.

Le garçon se tourna sur le côté et observa son père se diriger vers la porte et porter la main à l'interrupteur. Et le garçon dit :

— Papa ? Tu vas penser que je suis fou, mais j'aurais aimé te connaître quand tu étais jeune. Je veux dire, quand tu avais à peu près mon âge. Je ne sais pas trop comment dire ça, mais je me sens tout seul avec ça. C'est comme — c'est comme si tu me manquais déjà quand j'y pense. C'est assez fou, hein ? De toute façon, laisse la porte ouverte, s'il te plaît.

Hamilton laissa la porte ouverte puis, en y réfléchissant bien, il la ferma à moitié.

**Critique de la traduction de Carver
(critique)**

Introduction

La partie critique de ce mémoire de maîtrise fera appel aux analyses proposées par Antoine Berman, plus particulièrement celles que l'on retrouve dans son ouvrage *Pour une critique des traductions : John Donne*¹, notamment la première partie intitulée «Le projet d'une critique "productive"». Dans ce chapitre, Berman expose le concept de «critique» de traductions, les différents types d'analyses de traductions. Aussi, il présente l'esquisse d'une méthode, qu'il qualifie non pas de *modèle* mais plutôt de *trajet analytique possible*. Cette méthode est élaborée étape pas étape, pour aboutir à une analyse de traduction d'un poème de John Donne. Elle propose les étapes suivantes : *Lecture et relecture de la traduction, les lectures de l'original* et ensuite, l'étape intitulée *à la recherche du traducteur*. Pour ce qui est des étapes de l'analyse concrète, il s'agit, premièrement, des *formes de l'analyse, de la confrontation, le style de la confrontation* et, finalement, du *fondement de l'évaluation*. C'est cette méthode, ce *trajet analytique possible* qui nous servira de guide dans l'analyse de traduction qui suit.

Suite à cette analyse, il sera intéressant de tenter une confrontation de la traduction de François Lasquin, avec la traduction que nous avons proposée dans la première partie de ce mémoire. Par le biais des théories exposées dans la troisième partie de l'essai de Berman² intitulée *l'analytique de la traduction et la systématique de la déformation*, nous étudierons la traduction française en la confrontant à chacune des

¹ BERMAN, Antoine. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris. NRF/Gallimard, 1994. pp. 33-96.

² BERMAN, Antoine, «La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain», dans *Les tours de babel : essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985. pp. 31-150.

treize «tendances déformantes» proposées par Berman et en donnant un exemple tiré du texte, lorsque cela s'avérera pertinent. Enfin, nous verrons ce que notre propre version proposait, s'il y a lieu, pour ces mêmes exemples.

A. EXPOSÉ DES THÈSES DE BERMAN

1. Le concept de critique de traductions

Lorsque Berman traite de la «critique» de traductions, il exclut le jugement négatif, qui consiste à détruire une traduction considérée comme étant mauvaise. Bien que le travail critique contienne inévitablement un aspect négatif, il voit la critique comme étant nécessairement positive dans la mesure où elle constitue la *vérité* de l'œuvre, son miroir. C'est la raison pour laquelle, selon lui, la critique est non seulement positive mais nécessaire pour éclairer une œuvre. La traduction est une première critique en elle-même. Berman affirme : «La critique d'une traduction est donc celle d'un texte qui, lui-même, résulte d'un travail d'ordre critique» (p. 40). Auparavant, la critique de traductions était surtout négative et s'acharnait à cerner les erreurs. Mais toute traduction reste imparfaite puisque qu'elle constitue une œuvre en soi. Et tout en étant imparfaite, elle demeure nécessaire à la communication, à la transmission de l'œuvre.

2. Le trajet analytique possible

Dans son ouvrage, Berman propose sa propre «méthode» pour l'analyse d'une traduction. Cette «méthode» tient compte des différentes théories déjà exposées auparavant par Henri Meschonnic et l'école de Tel-Aviv, de même que des théories

élaborées par Benjamin. Aussi, il considère que ce *trajet analytique possible*, qu'il refuse de considérer comme un *modèle*, peut être malléable et s'adapter aux différentes caractéristiques de chaque analyste, de même qu'à n'importe quel type de texte. Le *trajet* se divise en étapes, que nous étudierons et appliquerons dans les pages qui suivent.

B. APPLICATION DU *TRAJET ANALYTIQUE POSSIBLE* PROPOSÉ PAR BERMAN

1. Esquisse d'une méthode

Dans la présente partie, nous verrons comment le *trajet analytique possible* proposé par Berman peut être appliqué concrètement. Pour ce faire, nous avons choisi la traduction française par François Lasquin des nouvelles de Raymond Carver, dont nous avons présenté notre version dans la première partie de ce mémoire.

C'est à partir du milieu des années 80, soit quelques années avant sa mort, que l'on commence à traduire les nouvelles de Raymond Carver en France. Depuis, les rééditions se multiplient, ce qui montre bien l'engouement pour l'écrivain américain. Bien entendu, *Will You Please Be Quiet Please?* n'échappe pas à cette affirmation. C'est ainsi que le recueil a été traduit pour la première fois en 1987 par François Lasquin aux Éditions Mazarine, sous le titre *Tais-toi je t'en prie*. La Librairie générale française a repris cette traduction en 1991; puis en 1996, c'est au tour des éditions Stock de la publier. D'une édition à l'autre, on ne constate aucune différence. Aucun changement n'a été effectué. Le recueil de Carver n'a donc vu qu'un seul traducteur pour sa version en langue française.

Nous nous sommes restreinte aux nouvelles correspondant à celles proposées dans la première partie de ce mémoire, dont les titres traduits par François Lasquin sont :

Obèse, Ils t'ont pas épousée, Vous êtes docteur?, Personne disait rien, Cours du soir, La femme de l'étudiant et Bicyclettes, muscles, cigarettes.

Les premières étapes du *trajet analytique* sont, comme nous l'avons vu plus haut, les *lecture et relecture de la traduction*, les *lectures de l'original et à la recherche du traducteur*. Cette dernière étape comporte trois aspects qui sont *la position traductive, le projet de traduction et l'horizon du traducteur*.

À la première lecture des nouvelles traduites par François Lasquin, il ressort que, pour certains textes, nous avons pu en cerner le caractère très «oral». Le traducteur utilise un langage souvent familier. Aussi, il est nécessaire de noter l'utilisation fréquente d'expressions argotiques typiquement hexagonales. Certaines de ces expressions peuvent même être assez difficiles à interpréter pour un lecteur qui n'est pas familier avec l'argot français. Relevons quelques exemples :

Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi gros, quoique à part ça il a l'air propre et il est assez bien sapé. (O, p.1)³

Visez-moi un peu cette paire de miches. (IPÉ, p. 31)

En y pensant, je me suis mis à triquer. (PDR, p. 55)

Morfale-toi! (IPÉ, p.28)

Dans le même ordre d'idées, une autre caractéristique a attiré notre attention. Il s'agit de l'utilisation très fréquente de l'incise «qu'il me dit», «je dis», «que je dis», «qu'il a fait» etc. Par exemple :

Arrête de me flanquer des coups, salaud! il m'a fait. (PDR, p.49)

Oh! Excusez-moi! je lui dis. Voilà ce qui arrive quand on se presse trop. Je suis désolée, je lui dis. (O, p.10)

³ Voir liste des abréviations à la page 107.

Ces expressions sont utilisées lorsque c'est le protagoniste qui raconte. Il sera intéressant de voir dans quelle optique le traducteur a opté pour ce genre de vocabulaire.

Il s'agissait ensuite d'effectuer des lectures de l'original. Dans le cas qui nous intéresse, ce sont les nouvelles tirées de *Will You Please Be Quiet Please?* qui seront lues. Cette lecture, qui servira à la préparation de la confrontation, correspond en un premier temps à ce que Berman appelle une *pré-analyse textuelle*. À cette étape, il est nécessaire de repérer les caractéristiques stylistiques du texte original. Ainsi, à la lecture, nous ne pouvons passer outre le caractère minimaliste des textes de Carver. En effet, nous pouvons noter l'extrême simplicité de la narration, l'économie des mots, de la description, l'évocation de la vie quotidienne (des «tranches de vie»), les fins des nouvelles qui se veulent souvent abruptes. Enfin, comme le mentionne Kirk Nessel⁴, le titre du recueil lui-même (*Will You Please Be Quiet Please?*) suggère la question du langage et de ses restrictions.

La deuxième étape qui complètera les lectures de l'original consiste en la *sélection d'exemples stylistiques*. Selon Berman, il est primordial que la confrontation s'appuie sur des exemples :

Sont sélectionnés, découpés aussi, et cette fois à partir d'une *interprétation de l'œuvre* (qui va varier selon les analystes), ces *passages* de l'original qui, pour ainsi dire, sont les lieux où elle se condense, se représente, se signifie ou se symbolise. Ces passages sont les zones *signifiantes* où une œuvre atteint sa propre visée (pas forcément celle de l'auteur) et son propre centre de gravité. (p. 70)⁵

⁴ NESSET, Kirk, *The Stories of Raymond Carver : a Critical Study*. Athens, Ohio University Press, 1995, p. 5.

⁵ Les italiques sont de Berman.

Plusieurs exemples font ressortir le caractère minimaliste et réaliste de l'œuvre. En premier lieu, la première phrase de chacune des nouvelles ou presque est révélatrice. Il s'agit très souvent d'une brève mise en situation, simple et directe.

Pour *Bicycles, Muscles, Cigaretts* :

It had been two days since Evan Hamilton had stopped smoking and it seemed to him everything he'd said and thought since two days somehow suggested cigarettes. (p. 195)

Pour *Fat* :

I am sitting over coffee and cigarettes at my friend Rita's and I am telling her about it. (p. 3)

Pour *They're Not Your Husband* :

Earl Ober was between jobs as a salesman. (p. 22)

Et enfin, pour *Night School* :

I could hear them in the kitchen. (p. 43)

Une autre caractéristique des nouvelles originales est la répétition de «he said», «she said», parfois même jusqu'à deux fois dans la même phrase. En voici un exemple tiré de *The Student's Wife* :

Don't know any right now, he said. Tell me if you want, he said. (p. 127)

Aussi, il est clair que Carver, dans sa narration, est avare de descriptions. En peu de mots, il réussit à établir un climat, à cerner le contexte dans lequel se jouera la nouvelle. Il laisse au lecteur le soin d'interpréter ce qu'il lit. Par exemple, dans *Are You A Doctor?* :

In slippers, pajamas, and robe, he hurried out of the study when the telephone began to ring. Since it was past ten, the call would be his wife. She phoned — late like this, after a few drinks — each night when she was out of town. She was a buyer and all this week she had been away on business. (p. 31)

Voilà pour la description. On établit en quelques mots la situation. Même quand le narrateur correspond au protagoniste de la nouvelle, les sentiments ne sont jamais exposés. Et l'utilisation de phrases courtes devient presque systématique.

Dans *Nobody Said Anything* :

It was nice out. It was fall. But it wasn't cold yet except at night. (p. 47)

D'autres étapes se présentent à nous avant la confrontation. En effet, il ne s'agit pas seulement de connaître les caractéristiques stylistiques de l'original, encore faut-il garder en tête que chaque traducteur détient son propre système par lequel ses choix de traduction sont «justifiés». C'est ce qui pousse Berman à aller voir du côté du traducteur lui-même. Il s'agit ici de se renseigner à propos du traducteur dans l'étape nommée *À la recherche du traducteur*.

D'après mes recherches, François Lasquin serait de nationalité française. Cependant, il m'a été impossible d'en savoir davantage sur ses occupations professionnelles. Il a traduit d'autres auteurs américains, notamment Stephen King, le maître du suspense. Cette absence d'information sur le traducteur est révélatrice du statut ancillaire de la traduction qui se trouve toujours, avec le traducteur, aux deuxièmes loges. L'écrivain bénéficie d'un statut nettement supérieur. Et pourtant Carver a été traduit dans les années 80, période où le traducteur commence à se tailler une place dans le monde des lettres. En effet, la position traductive, ainsi que le projet de traduction de Lasquin ne sont nulle part énoncés dans quelque forme de paratexte que ce soit, ce qui nous pousse à reconstituer, pour employer les termes de Berman, ces aspects à partir de la traduction elle-même. Ainsi, nous voyons que, d'un point de vue strictement langagier, le traducteur ne s'est mis aucune proscription. Aussi, nous n'avons pas eu accès aux «consignes» de

l'éditeur. On constate que le traducteur n'hésite pas à utiliser un langage familier dans les dialogues et quelquefois, dans la narration.

Pour ce qui est de l'*horizon du traducteur*, il m'a été impossible de le déterminer.

2. L'analyse de la traduction

Il est maintenant question de l'analyse concrète, la confrontation.

a. Formes de l'analyse

La partie concernant les formes de l'analyse ne s'applique pas puisque *Will You Please Be Quiet Please* n'a vu qu'un seul traducteur connu, ce qui s'explique par le fait que l'œuvre est assez récente. Il est donc impossible de la comparer à une traduction antérieure.

b. La confrontation

En premier lieu, il s'agit de confronter des passages sélectionnés de l'original avec ce que propose la traduction. Comparons d'abord les premières phrases de quelques nouvelles de l'original avec les phrases traduites qui leur correspondent. Par exemple, pour :

Earl Ober was between jobs as a salesman. (TNYH, p. 22)

on retrouve, dans la traduction française :

Earl Ober, représentant de son métier, était momentanément sans emploi mais Doreen, sa femme, avait trouvé une place de serveuse dans l'équipe du soir d'une cafétéria des faubourgs où l'on pratiquait les trois-huit. (IPÉ, p. 23)

Nous remarquons aisément que le caractère minimaliste et l'impact qu'il produit ont été quelque peu ébranlés par la suppression du point, donc de la juxtaposition de la première

phrase avec la suivante. Nous pouvons observer le même phénomène pour la première phrase de *Night School*. En effet,

My marriage had just fallen apart. (p. 94)

donne la traduction que voici :

Mon mariage venait de capoter et j'étais sans travail. (CS, p. 113)

Ici aussi, le traducteur a réuni la première phrase avec la suivante qui, dans l'original, était distincte :

I couldn't find a job. (p.94)

Cependant, le «minimalisme de la première phrase» a été respecté dans le cas de *Nobody Said Anything* où :

I could hear them out in the kitchen. (p. 43)

a été traduit par :

J'entendais leurs voix dans la cuisine. (PDR, p.49)

Le phénomène contraire peut aussi être observé. Il est en effet très intéressant de constater que, dans le cas de *Fat*, c'est la traduction française qui fait montre d'une économie dans la longueur des phrases. C'est ce que Berman appelle la *compensation* en traduction, un procédé qui ne colle pas aux mots et aux phrases, mais sur la totalité du texte. Il donne, comme exemple, «la suppression d'un terme ou d'une structure x à un point X du texte, qui seront éventuellement remplacés par un terme ou une structure y à un point Y du texte (...)»⁶ Ainsi :

I am sitting over coffee and cigarets at my friend Rita's and I am telling her about it. (p. 3)

devient, dans *Obèse* :

⁶ BERMAN, Antoine. *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris, NRF/Gallimard. 1984. p. 302.

Je suis chez ma copine Rita. On boit le café, on fume, et je lui en parle. (p. 1)

En ce qui concerne l'économie de la description, voyons ce que propose la traduction de la phrase suivante tirée de *Nobody Said Anything* :

It was nice out. It was fall. But it wasn't cold yet except at night. (p. 47)

Lasquin traduit ainsi :

Dehors, il faisait beau. Malgré qu'on soit en automne il faisait pas encore froid. Sauf la nuit. (p. 54)

Ici, le traducteur a respecté les phrases courtes et l'économie des mots. Il a seulement séparé les phrases à un endroit différent. Il est intéressant de noter que le traducteur a gardé en tête l'esprit de la phrase minimale en l'appliquant à sa façon, même lorsque Carver lui-même ne l'appliquait pas. Ceci démontre que même si cette tendance n'avait pas toujours été respectée lorsque présente dans l'original, le traducteur ne l'avait pas, pour ainsi dire, perdue de vue. De là le terme *compensation* utilisé par Berman.

Finalement, en ce qui concerne les incises, c'est-à-dire les «he said», «she said», le traducteur ne les respecte pas toujours. En effet, en comparant l'exemple relevé dans l'original et son correspondant traduit, nous avons remarqué que la traduction a supprimé un des deux «he said». Donc :

Don't know any right now, he said. Tell me if you want, he said. (TSW, p. 127)

devient :

Je n'en vois aucun en cet instant précis, dit-il. Tu n'as qu'à dresser ta propre liste, si tu veux. (FÉ, p. 155)

La seconde partie de cette étape consiste en la confrontation des «zones textuelles» retenues à la lecture de la traduction de François Lasquin avec les exemples qui lui correspondent dans l'œuvre originale. Nous avons relevé des exemples reflétant bien l'utilisation d'un langage familier et d'expressions «argotiques». Ainsi, cette tendance tend à rendre le texte moins accessible à l'ensemble de la francophonie. Voyons comment avaient été présentés ces extraits dans la version originale. La phrase traduite suivante :

Visez-moi un peu cette paire de miches. (IPÉ, p.31)

se retrouvait ainsi dans l'original :

look at the ass on her. (TNYH, p. 29)

Nous proposons *cul*, qui relève plus du français international.

Dans la même nouvelle, nous pouvons lire :

Morfale-toi! (p. 28)

Qui se retrouve comme suit dans l'original :

Go ahead, eat! (p. 26)

Ici encore, l'expression est peu usitée. Nous avons donc opté pour :

C'est ça, vas-y! Mange!

En ce qui concerne les incisives, point que nous avons relevé, voyons ce que l'on retrouve dans l'original pour :

Arrête de me flanquer des coups, salaud! il m'a fait. (PDR, p. 49)

Carver écrivait :

Stop gouging me, you bastard, he said. (NSA, p. 43)

Nous devons ici nous interroger sur l'utilisation du verbe *faire* au lieu de *dire*.

Probablement voulait-on donner un caractère enfantin à la réplique du garçon. Quoique

cette forme soit assez usitée en français international, nous avons préféré l'utilisation constante du verbe *dire*, comme le fait Carver.

c. Le style de la confrontation

À cette étape, Berman expose les dangers que le critique doit éviter. Pour lui, la critique doit être lisible, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas être trop «technique», puisqu'elle doit ouvrir le texte à tous. Aussi, pour la même raison, elle ne doit pas permettre «l'irruption de la langue du texte original ou de celle d'une traduction étrangère évoquée», c'est-à-dire qu'elle doit prendre pour acquis que le lecteur est plus familier avec la traduction, donc qu'il ne comprend pas nécessairement la langue utilisée dans l'original. Cependant, dans ce cas-ci, la traduction qui accompagne les fragments en anglais et les fragments en anglais eux-mêmes ne posent pas de réel problème de compréhension. Ensuite, la critique ne doit pas être trop minutieuse, car elle se doit, dans sa visée d'ouverture, de transporter le lecteur, de l'«impliquer» dans la confrontation sans qu'il se sente étouffé par elle. Enfin, elle ne doit pas être trop spécialisée et ne pas se fermer aux questions qui pourraient surgir. Berman suggère trois «procédures» pour que ces prescriptions soient respectées et ainsi, que les visées de transparence et d'ouverture soient atteintes. Ces «procédures» sont : la *clarté de l'exposition* : en quelques mots, le développement du texte ne doit pas nuire à sa compréhension par l'abus de l'utilisation d'un vocabulaire et d'une syntaxe compliqués. Ensuite Berman propose la *réflexivité*, par laquelle il est nécessaire de ne pas se restreindre à un face-à-face constant entre le texte original et sa traduction. Il faut s'éloigner quelquefois des textes pour les observer à une certaine distance. Enfin, la *digressivité* permet d'encourager le questionnement en regard des exemples proposés.

d. Le fondement de l'évaluation

Cette étape est, selon Berman, malaisée puisqu'il est difficile d'«évaluer» sans prôner une conception clairement spécifique de la traduction. À cet effet, Berman propose de baser l'évaluation sur deux critères qui sont universels chez les traducteurs : l'*éthique* et le *poétique*⁷. Ainsi, selon ces critères, il est clair que François Lasquin, avec *Tais-toi je t'en prie*, a effectué un «véritable travail textuel». En effet, la traduction constitue une œuvre en soi qui se tient, qui a une valeur en tant que texte isolé. Ensuite, du point de vue de l'*éthicité*, nous pouvons affirmer sans aucun doute que la traduction de François Lasquin laisse voir au moins une certaine correspondance avec le texte original, donc un certain respect, selon les critères proposés par Berman.

C. CONFRONTATION DES DEUX TRADUCTIONS

Cette partie du mémoire sera consacrée à la confrontation de la traduction de François Lasquin et de celle que nous avons proposée en première partie. Nous allons, en premier lieu, confronter la traduction de François Lasquin au système de déformation des textes élaboré par Antoine Berman par le biais des treize *tendances déformantes*⁸ qu'il présente. Suite à cette confrontation, nous étudierons ce que notre propre traduction des nouvelles de Carver propose.

⁷ Pour Berman, la *poéticité* «réside en ce que le traducteur a réalisé un véritable travail textuel, *a fait texte*, en correspondance plus ou moins étroite avec la textualité de l'original». L'*éthicité*, selon Berman, «réside dans le respect, ou plutôt, dans un certain respect de l'original». Dans *Pour une critique des traductions : John Donne*. 1984, p. 92.

⁸ BERMAN, Antoine. *op. cit.*, 1985. Voir note 1, p. 68.

1. L'analytique de la traduction et le système de la déformation : les tendances déformantes

Berman appelle *tendances déformantes* celles qui font en sorte que la traduction détruit la «lettre» de l'original, donc le sens, au profit d'une forme qui plaît davantage au traducteur. Ces tendances sont, dans l'ordre, *La rationalisation, la clarification, l'allongement, l'ennoblissement, l'appauvrissement qualitatif, l'appauvrissement quantitatif, l'homogénéisation, la destruction des rythmes, la destruction des signifiants sous-jacents, la destruction des systématismes, la destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires, la destruction des locutions* et enfin, *l'effacement des superpositions de langues.*

La rationalisation

Cette première tendance concerne les structures syntaxiques et la ponctuation du texte à traduire. Elle inverse l'ordre sans nécessairement changer le sens, mais concrétise ce qui n'aurait pas dû l'être et ainsi, change son statut. Nous avons pu observer cette tendance plus haut en ce qui concerne le non-respect des répétitions. En ne répétant pas l'incise «he said» lorsque Carver le fait, il ne respecte pas la syntaxe de l'œuvre originale.

La clarification

La clarification est une tendance à clarifier, en traduisant ce qui, dans la version originale, restait indéfini. Ainsi, la traduction clarifie ce qui n'aurait pas dû être expliqué. Dans *They're Not Your Husband*, Doreen dit à son mari qu'il l'a convaincue d'entreprendre un programme d'amaigrissement. Celui-ci lui répond :

I'm a closer (...) (p. 25)

Lasquin traduit cette réplique par :

J'ai toujours su arracher une vente, dit Earl. (p. 27)

Nous savons que Earl est représentant. En expliquant ainsi la réplique, la traduction rend la réplique quelque peu différente. Car en effet, traduite ainsi, elle suppose une espèce de «clin d'œil» complice à Doreen quand, en réalité, il n'en est rien. Il lui répond, c'est tout. C'est la raison pour laquelle nous proposons :

C'est mon domaine, dit Earl.

L'allongement

Cet aspect est très important dans le cas qui nous intéresse. En effet, l'œuvre traduite ayant une prose à caractère minimal, l'allongement devient un danger en ce qui a trait au respect du rythme. Comme le mentionne Berman, de la clarification peut résulter l'allongement. Nous avons pu le voir dans certains exemples mentionnés plus haut.

L'ennoblissement

L'ennoblissement est la tendance qui consiste à embellir le texte traduit. «L'ennoblissement n'est donc qu'une réécriture, un "exercice de style" à partir (et aux dépens) de l'original.» (p. 73). Cette tendance ne se retrouve pas dans le texte de Lasquin. Mais Berman expose aussi l'envers de l'ennoblissement, qu'il désigne par la *vulgarisation*⁹. Nous la retrouvons à plusieurs reprises dans la version traduite. Par exemple, Carver écrit :

(...) two women were sitting a few stools down (...) (NS, p.94)

⁹ Les tendances déformantes se retrouvent aussi dans l'article de Berman intitulé «La traduction comme épreuve de l'étranger», dans *Texte (Traduction-Textualité)*, no 4, 1984, pp. 67-81. Dans cet article, la quatrième tendance se nomme *l'ennoblissement et la vulgarisation*.

Lasquin traduit par :

Deux bonnes femmes étaient assises à quelques tabourets du mien (...)
(CS, p. 113)

L'expression *bonnes femmes* est plutôt péjorative, c'est pourquoi nous proposons le maintien de *femmes* seulement. En effet, Carver ne parle pas, par exemple, de *chicks*, mais tout simplement de *women*.

L'utilisation de l'argot français ne se justifie pas non plus et tend à «vulgariser» le texte quelquefois en traduisant, par exemple, *when he works* (*Fat*, p.4) par *quand il boulonne* (*O*, p. 10), ou encore, *the one who chases Rudy* (*Fat*, p.4), par *celle qui fait du gringue à Rudy* (*O*, p. 10). Nous proposons *travaille* et *drague*.

L'appauvrissement qualitatif

L'appauvrissement qualitatif signifie que le traducteur ne rend pas la force ou la richesse d'un terme. Nous trouvons un exemple de cette tendance dans le rendu du titre de la nouvelle *Fat*. François Lasquin rend *Fat* par *Obèse*. Nous croyons cependant qu'*Obèse* n'a pas la même valeur que *Gros*, que nous proposons pour traduire *Fat*. En effet, l'homme dont il est question est obèse, certes, mais seulement par le fait que ce terme a trois syllabes au lieu d'une seule, comme dans *Fat*, c'est comme s'il perdait de son «poids», de sa «lourdeur». Aussi, *Fat* ne renvoie pas seulement à l'homme obèse, mais aussi à la substance :

Like a proper name, fat is always fundamentally a thing, a thing of excess. But as a thing that denotes an unquantified substance, its very fixity accrues to itself more stability of identity than one might have imagined.¹⁰

¹⁰ BERLANT, Lauren, «*America, Fat, The Fetus*», dans *Boundary 2*, XXI, Fall 1994, p. 159.

L'appauvrissement lexical

Il s'agit ici d'une perte, lors de la traduction, de la richesse lexicale lorsque l'original possède plusieurs signifiants et que la traduction ne les rend pas tous. Considérant le caractère minimaliste des nouvelles de Carver, nous constatons qu'il est assez rare d'y retrouver l'utilisation de plusieurs signifiants pour un même terme.

L'homogénéisation

Elle consiste en l'échec, chez le traducteur, à reproduire l'hétérogénéité de l'œuvre en unifiant le «tissu de l'original». Cette tendance comprend celles que nous avons vues précédemment.

La destruction des rythmes

Lorsque, par exemple, la ponctuation n'est pas respectée, le rythme est affecté. C'est ce que nous avons exposé plus haut en démontrant comment le fait de grouper deux phrases du début des nouvelles en une seule pouvait briser le rythme et ainsi, diminuer l'impact du minimalisme. De plus, le traducteur brise aussi le rythme en omettant de rendre les répétitions qui se trouvaient dans le texte original.

La destruction des réseaux signifiants sous-jacents

Certains mots d'un texte forment un «réseau» organisé au sein du texte. Ces mots ont un lien quelconque entre eux qui les cimente. Nous retrouvons un tel réseau à la première page de *Fat*, avec la série non pas d'augmentatifs mais de «diminutifs» suivants :

fattest — big — thick — creamy

Dans *Obèse*, nous trouvons :

aussi gros — démesuré — épais — dodus

Dans la version originale, nous pouvons observer une espèce d'*amollissement* des qualificatifs. Ce réseau n'a pas été respecté entièrement, en quelque sorte, mais le défi était de taille, d'une part parce que l'ordre des mots a été changé et, d'autre part, parce que l'efficacité de *creamy* est très difficile à rendre.

La destruction des systématismes

Les systématismes de l'œuvre concernent la façon d'écrire, le style d'écriture. Ceci nous ramène aux phrases courtes et au minimalisme de Carver, point que nous avons déjà soulevé.

La destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires

Il y a destruction des vernaculaires lorsque le traducteur ne réussit pas à rendre le terme que l'on retrouve dans l'original. Par exemple, lorsqu'il supprime les diminutifs, lorsqu'il rend un verbe actif par un verbe avec substantif. L'exotisation consiste, pour sa part, à substituer un vernaculaire local, c'est-à-dire commun dans la langue traduisante, au vernaculaire étranger du texte original. Cette tendance ne s'applique pas au cas qui nous intéresse.

La destruction des locutions

Berman donne l'exemple du proverbe pour illustrer la tendance d'un bon nombre de traducteurs français à trouver des équivalents. En agissant ainsi, le traducteur «[refuse] de faire de la langue traduisante "l'auberge du lointain"». C'est-à-dire qu'en trouvant un

équivalent, il fait perdre au texte traduit toute la richesse de son *étrangeté*. Il *francise* le texte non seulement d'un point de vue linguistique mais aussi d'un point de vue culturel. Il dénonce le fait que, depuis très longtemps, l'acte de traduire, dans le monde occidental, se fait sous le signe de l'*ethnocentrisme* et de l'*hypertextualité*¹¹, les deux étant intimement liés. Selon lui, cette tendance a beaucoup diminué, compte tenu du fait que l'œuvre étrangère ne peut plus être changée au gré du traducteur. Cependant, elle existe encore bel et bien. Nous trouvons quelques exemples dans *Ils t'ont pas épousée*. Ainsi, Lasquin traduit *coffee shop* (p. 22) par *cafétéria* (p.23), qui n'a pas la même signification. Nous proposons *brûlerie*. Un peu plus loin, le traducteur écrit *des œufs au bacon* (p. 27) pour *scrambled eggs and bacon* (p. 26). Nous proposons *des œufs brouillés et du bacon*. Nous savons que les Anglais mangent des œufs au bacon, tandis que les Américains mangent des œufs brouillés ET du bacon.

L'effacement des superpositions de langues

Il n'y a pas de superposition de langues dans le texte original, donc cette tendance ne s'applique pas.

I. Les changements récurrents

En confrontant les deux traductions, il nous a été possible de noter que certains changements se répétaient. Ainsi, nous pouvons constater que, d'une part, les changements effectués dans les dialogues sont fréquents. En effet, le niveau de langage

¹¹ Berman entend par *hypertextuel* : qui «renvoie à tout texte s'engendrant par imitation, parodie, pastiche, adaptation, plagiat, ou toute autre espèce de transformation formelle, à partir d'un autre texte déjà existant.» Il définit ainsi le terme *ethnocentrique* : «qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci — l'Étranger — comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture.» Dans Berman, *op. cit.*, 1985, pp. 48-49.

que nous avons proposé est différent. C'est-à-dire que nous avons tenu compte du fait que Carver, dans ses nouvelles, n'utilise pas beaucoup de termes relevant de l'argot américain, sauf quelques *goddamn*, ou encore quelques termes du langage des pré-adolescents, comme on en retrouve dans *Nobody Said Anything*. Somme toute, nous avons considéré que le ton dans les dialogues, en particulier *Night School*, *Nobody Said Anything*, *They're Not Your Husband* et *Fat* était, en général, assez soutenu. C'est pourquoi nous n'avons pas adopté le même ton que François Lasquin dans sa traduction. Nous avons opté pour des termes plus «internationaux». Par exemple, pour :

Okay, forget it, he said. (TNYH, p.25)

nous avons opté pour :

Je me trompe peut-être, dit-il.

au lieu de :

Peut-être que je me goure, dit-il. (IPÉ, p. 26)

Un autre changement que nous pouvons considérer comme récurrent est celui des anglicismes, que nous retrouvons quelques fois chez Lasquin. C'est ainsi que nous avons préféré, pour ne nommer que deux exemples, *salade de chou* à *coleslaw* (*O*, p. 24) et *gardienne* à *baby-sitter* (*VÊD*, p. 33).

La récurrence de ces changements nous porte à réfléchir sur nos propres choix, nos propres conceptions en ce qui concerne la traduction. En fait, il serait tout à fait possible et intéressant d'appliquer le *trajet analytique* de Berman à notre version de la traduction de Carver. Par la seule confrontation de notre traduction et de celle de Lasquin, il est très aisé de constater que nous avons prôné une traduction plus «proche» du texte

original. Nous pouvons observer ce fait par le respect des répétitions, notamment en ce qui concerne les incises. Aussi, dans la plupart des cas, nous avons respecté l'ordre dans lequel se présentaient les éléments syntaxiques dans l'original. Enfin, nous avons voulu garder le ton de Carver, qui se veut simple et économique au niveau de la forme. Car même si Carver opte pour une syntaxe minimaliste, le fond n'en demeure pas moins complexe, souvent dramatique.

Pour ce qui est du vocabulaire, comme nous l'avons vu plus haut, nous avons choisi des termes que nous trouvions plus «internationaux», donc plus accessibles à la francophonie entière, mais plus particulièrement au peuple québécois. C'est pourquoi nous avons tenté de supprimer, dans la mesure du possible, les anglicismes. Nous avons par contre conservé les noms anglais des rues, des endroits, des gens, comme l'a d'ailleurs fait François Lasquin.

Conclusion

Nous avons vu, tout au cours de cet exposé, que le *trajet analytique possible* élaboré par Antoine Berman était tout à fait applicable à n'importe quelle traduction. En cheminant à travers les étapes qu'il propose, il est aisé d'aboutir à une critique qui se veut éclairée, solide, et qui permet une ouverture sur le texte. En élaborant une critique de la traduction de François Lasquin, nous en sommes aussi venus à poser un regard critique sur la version que nous avons proposée. En la comparant avec la première, nous avons admis de façon plus concrète les bases de nos propres choix en matière de traduction. Car bien que la critique se veuille objective, comme nous l'avons vu dans la partie intitulée *fondement de l'évaluation*, nous pouvons affirmer que la traduction de Lasquin est une bonne traduction puisqu'elle correspond aux critères d'*éthicité* et de *poéticité* proposés par Berman. Cependant, il est clair que la critique, en plus de se baser sur les étapes du *trajet*, s'appuie sur des conceptions particulières de la traduction, soit nos propres conceptions. Ainsi, si nous observions notre version à travers l'œil du *trajet*, nous pourrions cerner et justifier nos propres choix, par le biais de l'étude de notre condition professionnelle, notre nationalité québécoise et ainsi, notre proximité avec la culture américaine. Et ce dernier point n'est pas négligeable, puisqu'il justifie non seulement le choix de certains termes, mais aussi la façon globale d'interpréter les nouvelles de Carver. C'est d'ailleurs pour cette raison que notre analyse aurait été encore plus complète si nous avions pu obtenir les renseignements nécessaires sur le traducteur François Lasquin, inhérents à la partie du *trajet* qui s'intitule *À la recherche du traducteur*. Quoiqu'il en soit, l'application du *projet analytique possible* à la traduction de François Lasquin nous aura permis de tenter une critique concrète et ainsi, de voir sous un nouveau jour les nouvelles de Raymond Carver.

Liste des abréviations

<i>CS</i>	<i>Cours du soir</i> (Lasquin)
<i>FÉ</i>	<i>La femme de l'étudiant</i> (Lasquin)
<i>IPÉ</i>	<i>Ils t'ont pas épousée</i> (Lasquin)
<i>NS</i>	<i>Night School</i> (Carver)
<i>NSA</i>	<i>Nobody Said Anything</i> (Carver)
<i>O</i>	<i>Obèse</i> (Lasquin)
<i>PDR</i>	<i>Personne disait rien</i> (Lasquin)
<i>TNYH</i>	<i>They're Not Your Husband</i> (Carver)
<i>TSW</i>	<i>The Student's Wife</i> (Carver)
<i>VÊD</i>	<i>Vous êtes docteur?</i> (Lasquin)

Bibliographie

Sources primaires

A. Œuvre à traduire

CARVER, Raymond. *Will You Please Be Quiet, Please?*. New York, Vintage Contemporaries, [1976], 1992. (Nouvelles choisies).

B. Traduction française

CARVER, Raymond. *Tais-toi, je t'en prie*. Nouvelles traduites de l'anglais (États-Unis) par François Lasquin, Paris, Stock, coll. «La Bibliothèque cosmopolite», 1996.

C. Corpus méthodologique

BERMAN, Antoine. «La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain», dans *Les tours de babel : essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, pp. 31-150.

BERMAN, Antoine. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, NRF/Gallimard, 1994, pp. 33-96.

Sources secondaires

A. Dictionnaires consultés

Le Robert & Collins Senior. Dictionnaire Français-Anglais. Anglais-Français. Cinquième édition. Scarborough, HarperCollin Publishers/ Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998.

Le Petit Robert I. Dictionnaire de la langue française. Nouvelle édition revue, corrigée et mise à jour en 1991, Montréal, Les Dictionnaires Robert-Canada S.C.C., 1991.

Merriam Webster's Collegiate Dictionary. Tenth Edition. Springfield, Massachusetts, Merriam-Webster, 1997.

DUBÉ, Gilberte et Eugénie Fortin. *Dictionnaire des expressions imagées/Images In Words Dictionary*, Montréal, Stanké, 1997.

B. Sur Raymond Carver

1. Articles

BARTH, John. "A Few Words about Minimalism", dans *New York Times Review*, XXVIII, nos 1-2, décembre 1986, p. 25.

BERLANT, Lauren. "*America, Fat, The Fetus*", dans *Boundary 2*, XXI, Fall 1994, pp. 145-195.

GENTRY, Marshall Bruce. "Women's Voices in Stories by Raymond Carver", dans *CEA Critic*, LVI, no 1, Fall 1993, pp. 86-95.

HEYER, Adam. "Now You See Him, Now You Don't. Now You do again : The Evolution of Raymond Carver's Minimalism", dans *Critique- Studies in Contemporary Fiction*, XXX, no 44, Summer 1989, pp. 239-251.

MAGEE, John. "Carver's *They're Not Your Husband*", dans *Explicator*, LIII, no 3, Spring 1995, pp. 180-181.

SCOFIELD, Martin. "Negative Pastoral : The Art of Raymond Carver's Stories", dans *The Cambridge Quarterly*, XXIII, no 3, 1994, pp. 243-262.

SCHWEIZER, Harold. "The Very Short Stories of Raymond Carver", dans *College Literature*, XXI, June 1994, pp. 126-131.

STEVENSON, Diane. "Minimalism Fiction and Critical Doctrine", dans *Mississippi Review*, XL, Winter 1985, pp. 83-89.

TRUSSLER, Michael. "The Narrowed Voice : Minimalism and Raymond Carver", dans *Studies in Short Fiction*, XXXI, no 1, Winter 1994, pp. 23-37.

VERHOEVEN, W. M. "What We Talk About When We Talk About Raymond Carver : Or, Much Ado About Minimalism", dans *Narrative Turns and Minor Genres in Postmodernism*. Atlanta, Rodopi, 1995, 317 p.

2. Ouvrages

BOISSONNEAULT, Linda. *Will You Please Be Quiet, Please? : When We Talk about Class in Raymond Carver's Short Stories*. Mémoire de maîtrise, Département d'Études anglaises, Université de Montréal, 1995.

CAMPBELL, Ewing. *Raymond Carver : A Study of the Short Fiction*. New York, Twayne Publishers, 1992.

MEYET, Adam. *Raymond Carver*. New York, Twayne Publishers, 1995.

NESSET, Kirk. *The Stories of Raymond Carver : a Critical Study*. Athens, Ohio University Press, 1995, 131 p.

SALTZMAN, Arthur M. *Understanding Raymond Carver*. South Carolina, University of South Carolina Press, 1988, pp. 21-75.

C. Sur la traduction

1. Articles

BERMAN, Antoine. «De la translation à la traduction», dans *TTR*, I, no 1, 1988, pp. 23-40.

BERMAN, Antoine. «L'accentuation et le principe d'abondance en traduction», dans *Palimpsestes*, no 5, 1991, pp. 11-17.

BERMAN, Antoine. «L'essence platonicienne de la traduction», dans *Revue d'esthétique*, nouvelle série, no 12, 1986, pp. 63-73.

BERMAN, Antoine. «La retraduction comme espace de la traduction», dans *Palimpsestes*, no 4, 1990, pp. 1-7.

BERMAN, Antoine. «La terre nourrice et le bord étranger. Une archéologie de la traduction en France», dans *Communications*, no 43, 1986, pp. 205-223.

BERMAN, Antoine. «La traduction comme épreuve de l'étranger», dans *Texte (Traduction/Textualité)*, no 4, 1985, pp. 67-81.

BERMAN, Antoine. «La traduction des œuvres latino-américaines», dans *Lendemain*, no 27, 1982, pp. 39-43.

- BERMAN, Antoine. «La traduction et ses discours», dans *Meta*, XXXIV, no 4, 1989, pp. 672-679.
- BRISSET, Annie. «Intertextualité et traduction», dans *The Canadian Journal of Research in Semiotics*, VIII, nos 1-2, 1981, pp. 201-214.
- BRISSET, Annie. «Les mots qui s'imposent : l'autorité du discours social dans la traduction», dans *Palimpsestes*, no 7, 1993, pp. 111-132.
- BRISSET, Annie. «Les théories de la traduction et le partage des champs discursifs : fonctionnalisme et caractérisation du littéraire», dans *Neohelicon*, XIII, no 2, 1986, pp. 263-282.
- BROWN, Robert et Marguerite FORD. "Address in American English" dans *Language in Culture and Society*, édité par Dell Hymes. New York. 1964, pp. 234-244.
- CHAPDELAINE, Annick. «L'échec du Faulkner comique en France : un problème de réception», dans *Meta*, vol. XXXIV, no 2, 1989, pp. 268-279.
- CHAPDELAINE, Annick. «La traduction du comique : étude du cas de *Sanctuaire* de William Faulkner», dans *Bulletin de l'ACLA*, Montréal, XII, no 1, printemps 1990, pp. 51-66.
- CHAPDELAINE, Annick. «Reconstructions identitaires en traduction : le conflit des groupes et des langages dans *The Hamlet* de Faulkner», dans *Palimpsestes*, no 10, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1996, pp. 93-114.
- CHAPDELAINE, Annick. «Transparence et retraduction des sociolectes dans *The Hamlet* de Faulkner», dans *TTR*, VII, no 2, 1994, pp. 11-18.
- EVEN-ZOHAR, Itamar. "Polysystem Theory", dans *Poetics Today*, XI, no 1, 1990, p. 10-26.
- FISH, Stanley. "How to do Things with Austin and Searle : Speech Act Theory and Literary Criticism", dans *Modern Language Notes* 91 (1976), pp. 983-1025.
- FOLKART, Barbara. «La fonction heuristique de la traduction», dans *Meta*, XXXV, no 1, 1990, pp. 37-44.
- FOLKART, Barbara. «Métatextualité et traduction», dans *Revue canadienne de littérature comparée*, XIII, no 4, 1986, pp. 548-584.
- KOSKINEN, Kaisa. "(Mis) Translating the Untranslatable - The Impact of Deconstruction and Post-Structuralism on Translation Theory", dans *Meta*, XXXIX, no 3, 1994, pp. 446-452.

LAMBERT, José. «La traduction», dans Marc Angenot et al. (dir.), *Théorie littéraire. Problèmes et perspectives*, Paris, PUF, 1989, pp. 151-159.

LAMBERT, José. "The Cultural Component Reconsidered", dans Mary Snell-Hornby et al. (dir.), *Translation Studies. An Interdiscipline*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamin Publishing Company, 1994, pp. 17-26.

LANE-MERCIER, Gillian. «La traduction des discours directs romanesques comme stratégie d'orientation des effets de lecture», dans *Palimpsestes*, no 9, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1995, pp. 74-91.

ROBYNS, Clem. "Translation and Discursive Identity", dans *Translation and the (Re)production of Culture*, selected papers of the CERA Research seminars in Translation Studies 1989-1991, Leuven, The CERA Chair for Translation, Communication and Culture, 1994, pp. 57-81.

TOURY, Gideon. "A Rationale for Descriptive Translation Studies", dans *Dispositio (The Art and Science of Translation)*, nos 7/19-20 (1982), pp. 23-39.

VENUTI, Lawrence. "The Translator's Invisibility", dans *Criticism*, XXVIII, no 2, printemps 1986, pp. 179-212.

VIDAL, Bernard. «Traduction et traductologie : état de la question». Publication posthume, éditée par Annick Chapdelaine, dans *Revue de l'ACLA*, Montréal, XV, no 1, printemps 1993, pp. 75-88.

2. Ouvrages

BACH, Kent et Robert M. HAMISH. *Linguistic Communication and Speech Acts*. Cambridge, Mass., MIT Press, 1979.

BARTHES, Roland. *Le bruissement de la langue*. Paris, Seuil, 1984.

BASSNETT, Susan. *Translation Studies*. Nouvelle édition, London and New York, Routledge, 1991.

BERMAN, Antoine. *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris, NRF/Gallimard, 1984.

BRISSET, Annie. *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. Longueuil, Éditions du Préambule, 1990.

CHAPDELAINE, Annick et Gillian LANE-MERCIER (dir.). *Traduire les sociolectes*, *TTR*, VII, no 2, 1994.

- DUPRIEZ, Bernard. *Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire)*. Paris, Union générale d'éditions, 10/18; Montréal, Presses de la Cité, 1980.
- FOLKART, Barbara. *Le conflit des énonciations. Traduction et discours rapporté*. Candiac, Les Éditions Balzac, 1991.
- GENTZLER, Edwin. *Contemporary Translation Theories*. London and New York, Routledge, 1993.
- HALLIDAY, M. K. *Language as Social Semiotic : The Social Interpretation of Language and Meaning*. Baltimore, University of Park Press, 1978.
- HELLEN, Romy. *Translation, Poetics and the Stage. Six French Hamlets*. London and New York, Routledge, 1993.
- HERMANS, Theo (dir.). *The Manipulation of Literature : Studies in literary Translation*. New York, St-Martin's Press, 1985.
- KEBRAT-ORECCHIONI, Catherine. *L'énonciation : de la subjectivité dans la langage*. Paris, Seuil, 1980.
- LAMBERT, José et André LEFEVERE, dir. *La traduction dans le développement des littératures / Translation in the Development of Literatures*. Actes du XIe Congrès de l'Association de littérature comparée (1985), Leuven, Leuven University Press, 1993.
- LANE-MERCIER, Gillian. *La parole romanesque*. Ottawa. Presses de l'Université d'Ottawa; Paris, Klincksieck, 1989.
- LEFEVERE, André. *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*. London and New York, Routledge, «Translation studies», 1992.
- MESCHONNIC, Henri. *Poétique II. Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*. Paris, NRF/Gallimard, 1973.
- TOURY, Gideon. *In Search of a Theory of Translation*. Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, 1980.
- TOURY, Gideon. *Descriptive Translation Studies - and Beyond*. Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 1995.
- VENUTI, Lawrence (dir.). *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity, Ideology*. New York and London, Routledge, 1992.
- VENUTI, Lawrence. *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London and New York, Routledge, 1995.